

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris, 3 mois, 6 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
 Prix de chaque N^o, 75 c. — La collection mensuelle, br., 2 fr. 75.

N^o 250 Vol. IX. — SAMEDI 24 JUILLET 1847.
 Bureaux : rue Richelieu, 60.

Ab. pour les dép. — 5 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 33 fr.
 Ab. pour l'Étranger. — 10 — 20 — 40.

SOMMAIRE.

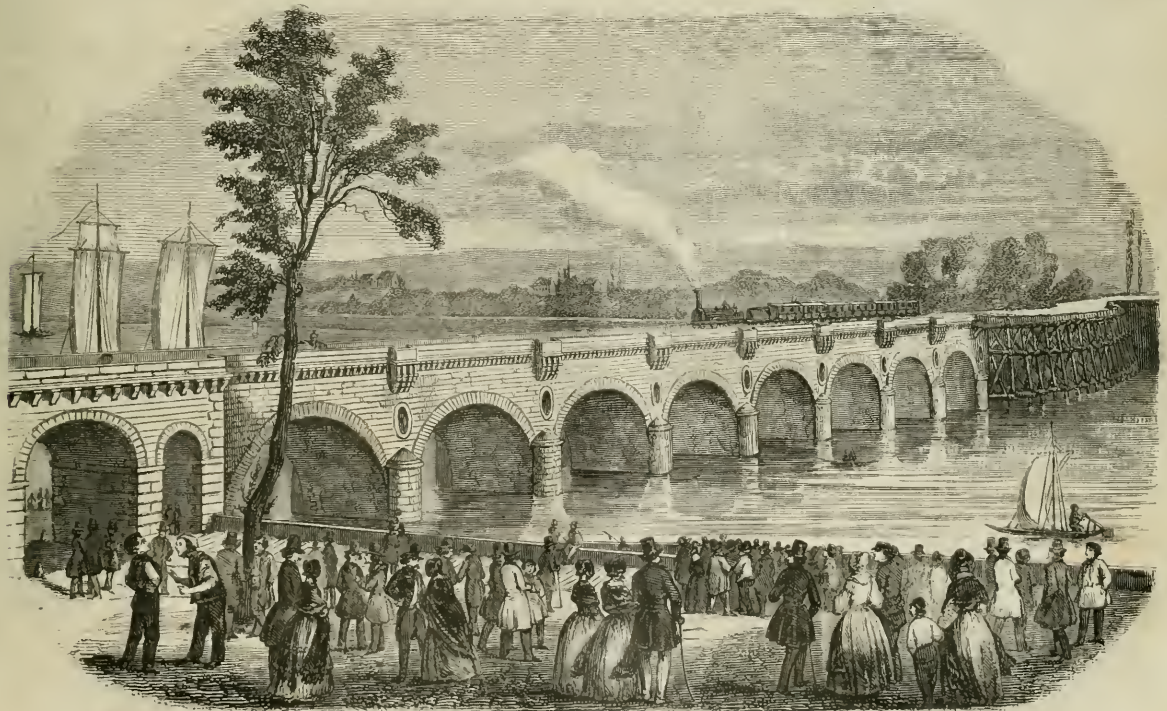
Ouverture du chemin de fer d'Orléans à Vierzon et à Bourges.
Une Gravure. — Histoire de la semaine. — Courrier de Paris.
 — L'Alme, ballade; Paroles de M. E. M.; musique de M. d'A. Suard.
 — Chronique musicale. — Histoire du Consulat et de l'Empire, par M. Thiers. Tome septième. — La fête de l'impératrice de Russie, à Pétershoff. — Alexandra Feodorovna; monastère de Saint-Serge sur la route de Saint-Petersbourg; Mon-Platin; châteaux de Pierre le Grand; promenade de la famille impériale de Russie dans le parc de Pétershoff; grande illumination du château et des

jardins de Pétershoff. — Don Augustin Equarriztoa. Nouvelle, par M. J. Laprade. (Suite.) — Canal du Midi. Premier article. *Sept Gravures.* — Bulletin bibliographique. — Annonces. — Notices. — Une Gravure. — Principales publications de la semaine. — Album de l'île Bourbon. — Rébus.

CHANGEMENTS D'ADRESSE. — Les abonnés qui désirent changer la destination de leur journal sont priés de vouloir bien prévenir l'administration au plus tard le jeudi qui précède la mise en vente des numéros.

Ouverture du chemin de fer d'Orléans à Vierzon et à Bourges.

Le 20 de ce mois, a été enfin livré à la circulation le chemin de fer d'Orléans à Vierzon et à Bourges. Depuis plus d'un an déjà, la partie de ce chemin comprise entre Orléans et Vierzon aurait été ouverte à l'exploitation sans les nombreux sinistres qu'elle a eus à subir et dont nous trouvons le



Vue du chemin de Vierzon sur la Loire, à Orléans, d'après un dessin de M. Penée.

tableau dans un exposé des motifs du ministre des travaux publics.

Le chemin de Vierzon est le second anneau de la chaîne qui doit relier Paris au centre de la France et dont le chemin d'Orléans est le premier anneau : il a été décrété par la grande loi du 11 juin 1842, qui a affecté à sa construction une somme de 12 millions. Une loi du 26 juillet 1844 a décidé que ce chemin serait prolongé d'une part sur Châteauneuf et Limoges, et d'autre part de Bourges à Clermont, et a affecté 7,800,000 fr. à la construction de la partie comprise

entre Vierzon et Châteauneuf, et 45 millions pour la partie comprise entre Bourges et la rive droite de l'Allier. La même loi a décidé que ces deux parties du chemin de fer du Centre seraient exécutées en même temps que la première, celle d'Orléans à Vierzon.

Le 9 octobre 1844, l'adjudication fut franchie au profit d'une société formée par les administrateurs du chemin de fer d'Orléans; le rabais devant porter sur la durée de jouissance de la concession, dont le maximum avait été fixé par la loi à quarante ans : la soumission la réduisit d'un mois,

laissant ainsi pour la durée de la concession trente-neuf ans et onze mois. La compagnie, constituée au capital de 55 millions, se mit immédiatement en mesure de faire ses approvisionnements, de commander son matériel, espérant pouvoir commencer son exploitation au plus tard au printemps de 1846. Combien elle fut déçue dans ses espérances, puisque c'est à peine si aujourd'hui elle peut confier ses convois aux rails, et elle n'y est parvenue qu'au moyen de sacrifices considérables.

C'est ici que se place l'histoire des tribulations éprouvées,

tonneau qui leur barra toute issue, et on allait peut-être leur livrer un mauvais parti, lorsqu'ils se réfugièrent à tout hasard dans la première maison venue, d'où ils envoyèrent chercher la police, qui eut beaucoup de peine à les dégager et à disperser la foule. — Toute cette scène se passa aux cris de : *Vive la Vieille-Irlande! à bas la Jeune!*

ÉTATS-UNIS ET MEXIQUE. — Le paquebot *Cambria* parti de New York le 1^{er} juillet, a apporté des nouvelles portant pour la Vera-Cruz la date du 16 juin, et d'après lesquelles les généraux Scott et Worth, et le gros de l'armée américaine, s'étaient avancés sans résistance jusqu'à Rio Frio; que là ils avaient trouvé une députation de la capitale (Mexico) qui venait à leur rencontre avec des propositions de paix. On ne disait pas quelle était la teneur de ces propositions, mais que le général Scott, les trouva peu satisfaisantes, les avait rejetées et aurait continué son mouvement sur Mexico.

On a reçu à la Nouvelle-Orléans, le 20 juin, des avis de Jalapa jusqu'au 8, et de Puebla jusqu'au 5 juin. On pense que des dépêches d'une date plus récente ont pu être interceptées par les guérillas mexicains. Cependant, les Américains ont commencé à nettoyer le pays de ces bandes de pillards. Les partisans mexicains, qui rendaient peu sûre la route de Vera-Cruz à Jalapa, ont été attaqués à Poente-Nacional par le général Cadwelller et le capitaine Cambridge le 9 juin, au moment où ils cherchaient à entourer un convoi d'argent et de munitions : ils ont été entièrement défaits, et le général Cadwelller, après ce premier avantage, continuait à les poursuivre sans relâche. D'un autre côté, le capitaine Walker, à la tête d'un fort détachement, est parti de l'intérieur pour Perote, afin de débarrasser également cette partie du pays des guerriers qui l'inquiétaient : il n'a pas tardé à en envoyer prisonniers aux postes américains dix-neuf, en compagnie d'un escadron. D'après des rapports moins récents mais plus certains et plus circonstanciés que celui du capitaine Wood dont nous parlons plus haut, le général Scott était à Puebla avec six mille hommes, six cents fourgons et cinq mille chevaux ou mulets, et il paraissait décidé à y attendre des renforts. Il avait fait évacuer Jalapa, envoyé ses malades et ses magasins à Perote, et fait ouvrir une route entre cette place et Tusan; on dit même qu'il aurait donné l'ordre de transférer de la Vera-Cruz à Tusan le centre de l'administration américaine d'occupation.

Vingt mille hommes environ, débris de toutes les armées battues du Mexique, étaient réunis entre Mexico et Rio-Frio. Il y avait eu quelques escarmouches entre les troupes du général Taylor et les Mexicains. L'idée d'un mouvement sur San Luis de Potosi était abandonnée ou du moins remise jusqu'aux premiers jours de juin.

ACCIDENT. — Un bien affreux accident est arrivé mercredi de la semaine dernière en Angleterre. Une manufacture de poudre-coton, nouvellement établie à Paversham, a sauté au moment où les ouvriers étaient à l'ouvrage, en engloutissant sous ses ruines un grand nombre de victimes. Les bâtiments ont été entièrement renversés, et les débris projetés en l'air à une distance considérable. A plusieurs milles à la ronde, on a éprouvé comme un tremblement de terre; des arbres ont été abattus ou brisés, des champs ravagés, des maisons secouées jusque dans leurs fondations. Une vingtaine de femmes et d'enfants plus ou moins mutilés, mais encore en vie, ont été recueillis et portés dans les maisons du voisinage. Dix cadavres sans aucune contusion apparente ont été ainsi retrouvés. Dans les champs aux alentours, on a remarqué de nombreux débris sanglants, et il est à craindre que beaucoup d'ouvriers n'aient péri sans qu'on puisse jamais en retrouver la trace. Quelques personnes ont échappé presque miraculeusement à la catastrophe. On cite un apprenti qui s'est trouvé enlevé et précipité dans un champ voisin, sans autre mal qu'un étourdissement passager. On n'a pas encore déterminé le nombre total des victimes.

Courrier de Paris.

« Que s'est-il passé aujourd'hui au congrès? demandait un politicien de Vienne au prince de Ligne en 1814. — Il s'y est passé trois heures. » Ainsi de notre semaine parisienne; il s'y est passé sept jours mêlés de tous ces exercices trop ordinaires aux habitants de la grande ville pour offrir le mérite de la nouveauté.

La nouveauté, cet idéal des peuples blasés et des temps sur le retour, assurément ce n'est pas le théâtre qui va nous l'offrir avec *Charlotte Corday*; voilà, en effet, tout l'armement dramatique de la présente semaine, et sa nouveauté la plus nouvelle; *Charlotte Corday* l'a fait bien reconnaître par un pareil sujet ne pouvait guère recueillir l'imagination publique engourdie, il offre tout juste l'attrait d'une réminiscence sanglante, et à supposer que les détails de cette tragique aventure ne nous fussent pas encore suffisamment connus, est-ce bien au Gymnase qu'il appartient de nous les révéler? Le salon du boulevard Bonne-Nouvelle s'est donc fait l'antichambre de la guillotine, et nous avons vu la bagnioire de Marat dans les boudoirs de M. Scribe; en vérité, il faudra bruler plus d'un petit acte parfumé pour enlever l'odeur du métrite à ces lambris. Vous aurez su d'ailleurs le sort de la malencontreuse pièce, et nous vous épargnerons le désagrément de tout comple rendu; intrigue, langage, situations, tout cela est d'une trivialité et d'un ridicule incommensurables. Vous savez que ces grandes parades existent de bien grands mots. Cependant, notre public du Gymnase, toujours curieux et toujours juste, a couvert *Charlotte* de sa bienveillance égide, il a compris les efforts honorables de madame Rose-Chéri pour combler tous ces vides du cadre; c'est que, grâce à l'actrice, à défaut de la peinture en pied, nous avons du moins la vraie miniature de *Charlotte* et son médaillon. Le regard profond, le geste éloquent, la bouche prophétique, l'airerie s'est montrée digne de son modèle, principalement dans la scène de l'interroga-

toire, qu'elle a magnifiquement détaillée. Mais nonobstant ce beau zèle et ce grand talent, et nonobstant encore une température de 50 degrés, les représentations de *Charlotte Corday* sont et demeurent extrêmement froides.

Le *Chapeau gris* du Vaudeville appartient à un mousetaire, lion du bon vieux temps-ci, autre chien et loup, se glisse chez ses amours et y laisse son couvre-chef. Par une fantaisie féminine assez bizarre, mademoiselle de Pontally (ainsi s'appellent nos amours) se donne pour dame à son Champa-gnac, jusqu'à un moment où une petite cousine avise le chapeau gris qu'elle prend pour celui de son amant, mousetaire n° 2; la nuit tous les chapeaux sont gris. C'est alors que mademoiselle supprime hautement l'époux fictif qu'elle s'était attribué; de sorte que désormais notre amant ne se glisera plus au boudoir par la porte dérobée et ne tentera plus d'escalades; mais ce bonheur à ciel ouvert n'est pas le fait de Champa-gnac; il se plat aux entreprises difficiles, les obstacles le tentaient, or il n'y a plus de dangers ni de mystère, et, sans plus de façon, notre homme nous fait la révérence et tire son *chapeau gris* du jeu. Pendant que le mousetaire tire ainsi des bâtons dans les roues de sa bonne fortune, la demoiselle se ravise et ressuscite le mari supposé, tout juste ce qu'il en faut pour ramener son voyage. M. Félix, le mousetaire en titre du vaudeville, porte à merveille ce *chapeau gris*.

Sur une autre scène (d'autres écrivaient *Seine*), nous avons eu toutes sortes de représentations nautiques, car juillet est l'époque des grandes expéditions maritimes. On annonce partout des régates, le Havre a publié son programme, et nous venons de lire ceux de Maisons et d'Asnières. On suit que l'impartialité du canotier parisien n'attend guère l'à-propos de ces solennités et il beau temps pour se livrer à son exercice favori. L'eau est son élément de prédilection, et il met à la voile en toute saison; seulement, les mois torrides voient éclore de préférence la grande nichée des canotiers surnuméraires et amateurs, qui, déguisés en matelots, chapeau ciré, chemise de cotonnade rouge, veste bleue, se répandent sur les deux rives du fleuve. Ils vont jeter l'ancre dans tous les ports de la banlieue, et se livrer à la reconnaissance des côtes inhabitées entre Grenelle et Chatou. C'est la navigation aventureuse de la mer des Indes et de l'océan Pacifique appliquée aux parages de Seine-et-Oise. Le vrai flambard ne quitte jamais son canot, il s'y enclenche comme le Bédouin à sa tente, et il ne se relève jamais, si ce n'est pour renouveler ses provisions. Mais certains canotiers d'humeur plus sociable n'ont point rompu avec les intérêts et les plaisirs terrestres. Quoi! qu'un, devenu flambard, mais commerçant-nés, font de leur chaloupe un magasin de marchandises, ils y embarquent des pains de sucre, du thom, des cigares et des verroteries, dans l'intention d'aller traquer avec les sauvages du Peq et de l'île Saint Denis, lesquels, en échange, leur livrent des volailles vivantes, des fruits verts et du vin blanc. Voilà ceux dont on salue l'arrivée à leur rencontre en allant de Paris aux environs, sur toute la rive et le curé les bénit. Une autre variété rare, c'est le canotier mélancolique, celui qui descend seul et triste le fleuve de vie; vêtu de blanc, il ceint une charpe brune; son embarcation est une gondole qu'il lesté avec des fleurs, des livres, un filet de pêche et une anguille ou un flageolet. Nous ne parlons pas des chasseurs maritimes qui tout la guerre aux hirondelles; quelques-uns, devant l'heure d'ouverture de la chasse, opèrent des descentes sur des plages giboyeuses, se font happer par les gardes champêtres, et sont arrêtés tout net par un procès-verbal dans leur voyage de circumnavigation.

Quoiqu'on ne puisse pas compter Bou-Maza parmi les *nouveautés* de la semaine, la vogue dont il jouit dans le beau monde se soutient d'une manière si éclatante et si flatteuse, qu'il faut bien l'enregistrer. Le brave enfant du désert reçoit toujours avec un nouveau plaisir les nombreux témoignages d'admiration qui lui sont prodigués par des dames distinguées de la capitale; ces marques de sympathie ont parfois un caractère d'intimité naïve qui ne peut manquer d'éduquer pleinement le jeune barbare sur l'extrême sociabilité de nos mœurs. C'est ainsi que naguère et dans la même journée, Bou-Maza s'est vu gratifié d'une bourse, d'une paire de bretelles et de jarretières magnifiques, triple cadeau d'un travail exquis, porté par la main de trois fleurs, les trois donatrices. La fortune, qui s'est montrée si cruelle pour lui en Afrique, lui ménageait des dédommements, et cet important personnage aima, comme tant d'autres, son chapitre de victoires et conquêtes en France.

L'Académie (tant il est vrai que nos marchons de *nouveautés* en *nouveautés*) l'Académie voit à chaque instant s'accroître le personnel de ses candidats. Cette fois, du moins, il s'agit d'un homme de vrai talent, d'un écrivain jeune encore, mais d'un renom déjà acquis. Il y a longtemps, en effet, que par la distinction de ses écrits, M. Désiré Nisard s'est mis au nombre de nos auteurs les mieux cotés. L'historien de notre littérature, le traducteur des classiques latins, le critique habile et consommé, est digne de s'asseoir dans ce fauteuil qu'il sollicite pour la première fois, et l'Académie ne saurait répondre par un meilleur choix aux accusations de ses détracteurs. A côté de cette candidature sérieuse faut-il croire à celle de M. Vatout, qui nous est donnée toujours pour authentique? Ce postulant inébranlable a des amis très-chauds qui remuent ciel et terre en sa faveur, et menacent d'escalader l'Olympe pour venger leur Titan, s'il est de nouveau foudroyé. Hier encore, l'un de ces Enclaudes, qui siège à la chambre des pairs, pressait vivement M. S. M. de voter pour son candidat. « C'est un si bon enfant! lui disait-il, disais-tu aussi-était un bon enfant, et pourtant je ne lui aurais pas donné un vote. »

Les théâtres ferment à l'envi. Au cinq ou six clôtures que nous annonçions, il faut joindre à celle du *Vaudeville* qui est décidée, et la clôture de la *Porte-Saint-Martin*, qui dé-

vient probable. Ces deux théâtres, dont l'un vent de changer de directeur, procéderont à de grands badigeonnages. On va replâtrer la troupe et passer l'éponge sur le répertoire. Au Champs-Élysées, il est question de l'ouverture d'un nouveau théâtre élevé à la gloire de l'horticulture et à la propagation de la musique; les anciens concerts des Champs-Élysées nous seront rendus. Les Parisiens commencent à se fatiguer de voir courir invariablement les mêmes chevaux, tous les étés; aussi les écuysers de M. Gallois n'ont qu'à se bien tenir, la musique les a déjà chassés du boulevard, et pourrait bien les rejeter *extra muros*. On prétend que la difficulté pour ces messieurs n'est pas de ne pas tomber de cheval, mais qu'elle consiste au contraire à en tomber, et qu'au moyen d'une couche de poix et de résine ils sont collés et adhérent à leurs montures.

L'Hippodrome ne pratique pas ces mensonges de l'artéquestre, et ses écuysers, qui sont à la fois cavaliers, pages, hérauts et servants d'armes, y ont toujours bon jeu, bon argent. Grâce aux magnificences du camp du Drap d'or, on se croyait à bout de tous les enchantements et de toutes les surprises; cependant M. Laloue et Francoini n'avaient pas jeté dans la lice leur dernier cheval et leur dernier écu. Deux exercices nouveaux tiennent plus que jamais en haleine un public émerveillé. Le premier, qui s'intitule, je crois, une chevauchée de l'ancien régime, nous représente divers genres trottés dextrement, la croupe luisante, la crinière traînant au vent, la queue empanachée et qui se livrent aux sauteries des plus aériens, à des ruades frénétiques, à des cabrioles renversantes. Pendant que vous admirez l'étonnante vigueur de l'écuier Georges et la prodigieuse audace de M. Laurent Francoini, tout à coup une jeune personne au visage doux, à la taille frêle, s'élanca sur un de ces couriers fougueux qui saute, roie, se cabre et s'enlève des quatre jambes sans égard pour son gracieux fardeau et pour cette jeune fille qui reste calme et souriante au milieu de cette tempête équestre et de ces fureurs à désarçonner tous les Baobab du monde.

Vient ensuite les écumeurs d'Inspruk et leur partie de barres. Ces jeunes gens portent un costume que les frontispices de *palkas* nous ont rendu familier; c'est une redingote à brandebourgs très-courte, un pantalon blanc collant, de légères bottines éperonnées et la casquette plantée sur l'oreille; ils sont dix ou douze ainsi trottés et montés sur des chevaux vifs comme des écourcils, souples comme la couleuvre; on court, on s'attaque, on se poursuit, on se fait prisonnier et on crie : *Délivrez!* Les chevaux naagent dans l'espace comme celui de l'Apocalypse, et la brusquerie des mouvements, la rapidité des fuites et des retours, la fougue des voltes, des cabriolées et des dressements, tout cela est on ne peut mieux disposé. Les jours semblent toujours être au moment de se briser le crâne ou de se casser les reins. Enfin, s'il est vrai, comme on le dit, que M. Voltaire dans son fameux article sur la *Caricature*, que nous citons sur nos fameux articles sur l'art d'assurer des places comédor pour le spectacle d'un très-grand risque qui ils ne courent point, assurément jamais représentation ne fut plus inféressante.

Ces exercices, d'une gymnastique très-aventureuse, nous amènent, par une transition assez naturelle, à parler d'un établissement utile et digne des plus sincères encouragements; c'est celui que M. Triat vient d'ouvrir aux Champs-Élysées, allée des Yeux. Si la gymnastique n'a pas fait de grands progrès en France depuis M. Amoros, le nouveau gymnase, fondé par M. Triat, est destiné à lui rendre une heureuse impulsion, grâce aux effets merveilleux que ce professeur habile a su tirer de ces exercices pour le développement musculaire de l'individu et même pour le ravivement des forces humaines. Il est fort désirable que l'autorité seconde les efforts de l'habile artiste en se faisant rendre compte d'abord, ainsi que nous l'avons fait nous-mêmes, des prodiges de son art, et en lui adressant ensuite les militaires de la garnison de Paris et ceux des corps municipaux dont le service nécessite une répartition égale de force et d'agilité. Quant au succès de M. Triat auprès du public, nous n'en sommes pas en peine; il suffira que son gymnase reçoive les développements nécessaires pour contenir deux mille élèves auxquels il pourrait donner de la place à la fois. M. Triat est lui-même l'exemple le plus encourageant de excellents résultats de sa méthode. Il n'existe peut-être pas en France, ni même en Europe d'homme mieux doué que lui, sous le rapport de la vigueur, de la souplesse et du développement physique. Assurément l'art antique ne saurait offrir de plus beau modèle à la statuaire; ajoutons, pour donner la mesure de la confiance que M. Triat a dans son art, qu'il se fait fort d'élever les organisations débiles jusqu'à cette vigueur musculaire qui se joue des plus lourds fardeaux, et de réaliser, par un développement graduel et harmonieux, ces belles formes dont notre race fournit des spécimens de plus en plus rares. Si il est vrai que la santé ne soit pas autre chose que l'harmonie des fonctions de l'organisme, la gymnastique de M. Triat, en devenant ainsi le principal agent hygiénique, ne saurait avoir d'ennemis, si ce n'est la médecine et les médecins. Les principes et les données de l'habile professeur concordent d'ailleurs avec ceux des praticiens philosophes, depuis Hippocrate jusqu'à Magendie et Boyer-Colard.

Faisons par quelques *en dit*, que nous pourrions également enregistrer sur la formule plus affirmative de *on assure*. On dit donc que M. Frémont-Halévy est au moment de terminer un opéra dont le nom est écrit par son poète. On assure, d'un autre côté, que M. de Huloz, compositeur aussi éminent qu'il est habile chimiste, a livré une partition à la nouvelle administration de l'Opéra. Cependant M. Nestor Roqueplan est arrivé à Londres dans le hot avo d'arracher Jenny-Lind à l'autorité de M. Lumley, et mademoiselle Cerito, la charmante danseuse, assistait dimanche à la fête de nuit donnée à Saint-James par le directeur des beaux-arts.

L'ÉTOILE. — BALLADE.
A MADAME LA MARQUISE D'OMOY.

PAROLES

DE

M. E. M.

MUSIQUE

DE

M. D'A. SCARD.



Allegretto.

PIANO.

Musical notation for the piano introduction, featuring a treble and bass clef with a 6/8 time signature.

§ Gaiement.

Vocal line and piano accompaniment for the first musical phrase. The vocal line includes the lyrics: "Ah! Na -- net - te, voi - ci Na -".

Ah! Na -- net - te, voi - ci Na -

§

Vocal line and piano accompaniment for the second musical phrase. The vocal line includes the lyrics: "net - te, Ti - rons, ti - rons son fi - chu trou - é. Viens, nous te rendrons ta cor - net - te, Quand nous au - rons as - sez jou -".

net - te, Ti - rons, ti - rons son fi - chu trou - é. Viens, nous te rendrons ta cor - net - te, Quand nous au - rons as - sez jou -

rall.

ral.

rall.

ral.

Vocal line and piano accompaniment for the third musical phrase. The vocal line includes the lyrics: "é. In tempo."

é.

In tempo.

Andante con dolore.

Vocal line and piano accompaniment for the final musical phrase. The vocal line includes the lyrics: "En - fants, en - fants, je vous sup -".

En - fants, en - fants, je vous sup -

con moto. pli - - e, Lais - sez - moi, *p* je ne vous fais rien; *dolce e. expres.* Vous verrez si ja - mais j'ou - bli - - e *rit.* Ceux qui me

font *pp* un peu de bien. *ral.* J'ai si *largo.* faim que j'ai froid, mes an - - ges; C'est que j'ai jeû - né bien long - temps. *expres.*

Les ar - bres ont des fleurs é - tran - - ges, Ils sont tout blancs comme au prin - temps! *gaitement. S.* plus. Ah! Na - *allegretto. S.*

2^e COUPL. *Andante con dolore.* En - - fants, ne pre - nez pas de pier - res; Non, le bon Dieu vous pu - ni - rait; *agitato.* Si je le di - sais à vos *agitato molto.* mè - res, Vo - yez, plus d'une en pleu - re - - rait. Ah! vous ne frap - pez à votre à - ge, C'est bien af - freux d'ê - tre mé - *gaitement. S.* chant; Je vais me ca - cher le vi - vi - sa - - ge, Et n'as - seoir sur le bord du champ. Ah! Na - *ral.* net - le, voi - ci Na - net - le, Ti - rons, ti - rons son li - chu trou - é; Viens, nous te ren - drons ta cor - net - te Quand nous au - rons as - sez jou - é. *ral.*

3^e COUPL. *Andante con dolore.* C'ê - tait comme u - ne Ma - de - - lei - ne; Et le dé - nou - a ses che - veux; *dolce dolente* Pauvre fil - le! on vo - yait à *agitato.* pei - ne Ses deux mains mai - - gres sur ses yeux, Or, et le de - vint im - mo - bi - le, Dieu l'a - - vait jointe à ses é - *agitato.* lus. On ren - tra bien vite à la vil - - - le, Et les en - fants ne jou - aient plus... *Procedes d'E. DUVIGNON.*

Chronique musicale.

Pour tenir nos lecteurs au courant de ce que devient la musique, de ce que font les musiciens, pendant ces beaux jours d'ardente canicule, c'est moins aux théâtres lyriques qu'aux écoles de natation, moins à la ville qu'à la campagne, qu'il faut porter nos pas. Les baigns froids la semaine, les bois touffus le dimanche, tels sont les lieux où passent plus volontiers leur temps tous les Parisiens, artistes et public, qui ne sont pas encore partis pour les Pyrénées, la Suisse ou l'Allemagne, les uns dans le but de prendre les eaux, les autres pour donner concert, quelques-uns pour se promener, d'autres avec la seule intention de ne rien faire. Que nous vous entretenions de concerts, il n'y a pas, Dieu merci, le moindre danger. Ce n'est qu'en Angleterre qu'on attend expressément les plus fortes chaleurs de l'année pour se livrer à ce genre de récréation, qui réunit ordinairement, ou plutôt entasse, un millier de personnes dans un

local où cinq ou six cents individus pourraient bien tenir à la rigueur, et se gênent un peu. Il nous semble assez naturel de préférer la coutume parisienne, c'est-à-dire de rechercher la chaleur en hiver, principalement là où l'on entend de bonne musique, et la fraîcheur en été, quoiqu'on n'ait pas encore introduit l'usage des orchestres aux écoles de natation; ce qui serait bien capable d'arriver un jour. En attendant, les fanatiques admirateurs des célébrités musicales, qui ont sué sang et eau du 1^{er} janvier au 31 mars afin de ne pas perdre une seule note de ce grand pianiste ou de ce violoniste hors ligne, de ce violoncelliste romantique ou de ce brillant flûtiste, de ce doux et tendre hautboïste ou de ce clarinetiste moelleux et pathétique; ces zélés amateurs, disons-nous, paraissent ravis de bonheur, en voyant chez Deligny ces mêmes célébrités qu'ils avaient pu seulement apercevoir de loin dans un salon. En les contemplant face à

face, en les coudoyant sans la moindre interposition d'aucun corps quelconque, le sentiment presque religieux de ces dillettanti passionnés semble se transformer en une sorte de béatitude. Nous n'essayerons pas de rapporter les diverses réflexions que nous avons entendues faire à ce propos, ni de décrire les expressions des visages, accompagnées d'exclamations d'étonnement, auxquelles ces reconnaissants donnent lieu. Notre récit aurait beaucoup de peine à rendre exactement la couleur locale, à laquelle d'ailleurs le costume est surtout essentiel. Et ce ne sont pas seulement de fameux virtuoses qu'on retrouve dans ce pandémonium aquatique; d'illustres académiciens ne dédaignent pas non plus de venir s'y mêler quelquefois. Par exemple, le samedi, jour de séance hebdomadaire de l'académie des Beaux-Arts, c'est la chose du monde la plus commode pour ces messieurs, qui sont obligés de passer le pont deux fois dans la journée. Comment

réstaureront-ils la séduction du bain froid? Aussi en connaissons-nous qui n'y résistent pas; et nous avons remarqué certains membres de la section de musique piquant une tête, laçant leur coupe, donnant et recevant des passades, avec nos aînés et une grâce des plus juvéniles. Tels sont les faits et gestes musicaux que l'intérieur de Paris offre en ce moment à notre *Chromique* pendant le courant de la semaine. Quand vient le dimanche, c'est différent; il prend quelquefois fantaisie à l'art musical parisien de s'en aller en *villançatura*; et cela sans un tropien dire à ses amis, presque à la manière. De sorte qu'il arrive parfois que le chroniqueur qui s'en est allé se promener de son côté, croyant n'avoir rien à faire, est tout à coup fort surpris, en passant près d'une église d'un de ces charmants villages des environs de Paris, voisine de quelque joli bois, d'entendre des mélodies et des accords, qui n'ont pas du tout l'air d'avoir été inventés par le maître d'école de l'endroit, ou le chanteur de la paroisse, quelque mérite qu'on suppose d'ailleurs à ces deux importants personnages de la localité. Ceci n'est pas dit à plaisir, c'est bien réellement notre histoire de dimanche dernier. Nous cheminâmes par cette petite route étroite, assez semblable à une allée de parc, tant elle est bien bordée d'arbres et de belles propriétés, qui conduit de la station de Sèvres au bois de Ville-d'Avray. L'église de ce dernier village était sur notre passage. A mesure que nous en approchions, il était impossible de ne pas remarquer un mouvement singulier, un certain aspect de fête, bien que ce ne fût pas, ce jour-là, celui du pays. Des gendarmes, en tenue irréprochable, se tenaient avec une sorte de majesté sous le quinconce qui précède la porte du temple. — Par physiognomie rayonnaient un caractère étrange de haute satisfaction, et même de fierté un peu dédaigneuse; comme si, en ce jour, Ville-d'Avray eût joui de quelque faveur exorbitante, d'un privilège noué. En même temps que nous observions ces signes particuliers, et que nous nous apprêtions à en demander l'explication, nous vîmes entrer dans l'église une autorité, ceinte d'une large écharpe tricolore d'où pendait, sur le côté gauche, deux somptueux glands d'or au graine d'épinard; puis une autre autorité avec une autre écharpe; puis une troisième. Chacun de ces hauts fonctionnaires avait pour escorte un groupe nombreux de dames en toilette de campagne, d'une élégance et d'un goût qui seraient certainement de fort bonne mise partout, même à la ville. Il devenait évident que ce que nous avions de mieux à faire pour connaître l'objet de cet appareil solennel, c'était de suivre les fonctionnaires, les dames, et toutes les personnes qui s'empresaient de se rendre à l'église. A peine entrés, nous nous trouvons en pays de connaissance, et nous ne tardons pas à distinguer dans la foule, sous la voûte cintrée de l'édifice, bon nombre de célébrités dont le nom revient fréquemment dans ces colonnes: ce sont des musiciens, des littérateurs, des gens du monde connus par leur goût éclairé pour les beaux-arts. Mais le prêtre est à l'autel, et de la tribune du chœur jaillissent des accents mélodieux, rendus par des voix suaves, conduites avec un art magistral; les riches accords qui, lorsque l'autel tendre, l'altissse la présence d'un organisme comme la fabrication de Ville-d'Avray ne nous paraît pas avoir le moyen d'en entretenir un à son service; aux sons pleins et soutenus de l'orgue se marient avec une très-remarquable habileté les traits brillants d'un piano. La combinaison de ces deux instruments, fort habilement touchés, que nous n'avions pas encore entendue dans une église, produit des effets excellents. Quant aux voix qui planent sur ce tissu harmonique tout nouveau, nous discernons un joli soprano étendu et souple, une voix richement timbrée qui tient à la fois du soprano et du contralto, un ténor très-symphatique et une voix de basse chantante fort bien travaillée. Nos lecteurs comprendront sans peine qu'il y avait là de quoi faire éprouver bien du plaisir et de l'étonnement. Du reste, à la manière attentive dont chacun des assistants écoutait, il nous était facile de voir que notre étonnement et notre plaisir étaient généralement partagés. Notre curiosité ne pouvait donc pas manquer d'être vivement excitée, et nous attendions avec impatience la fin de l'office divin pour tâcher du moins de reconnaître au passage les auteurs de cette agréable surprise, à laquelle nous avons bien volontiers sacrifié plus de deux heures de promenade dans le bois. Enfin, lorsque chanteurs, chanteuses et accompagnateurs sont descendus de la tribune du chœur, nous n'avons plus été si surpris du plaisir que nous venions de goûter; car tous ces exécutants nous étaient parfaitement connus, et les choses que nous pourrions leur adresser aujourd'hui n'ajouteraient que fort peu de chose à ce qui a été dit plus d'une fois sur eux ici et ailleurs. Il suffit de dire leurs noms: c'étaient madame Clémence Conrad et mademoiselle-Petit-Brière, qu'on a eu maintes occasions d'applaudir, soit aux concerts, soit dans les salons, et qu'on applaudira bientôt sur la scène de l'Opéra-National; messieurs Barbot et Evrard, dont nous avons signalé les heureuses qualités en rendant compte dernièrement des exercices du Conservatoire; mademoiselle Massou, jeune et charmante personne, au talent précocement rare, pianiste favorite de la Cour; enfin M. Adolphe Adam, l'auteur populaire par excellence, qui dans ses moments de loisir compose des messes que plus d'un musicien spécialement savant voudrait bien avoir faites, et qui les accompagne lui-même à l'orgue, comme si l'on ne les eût pas composés, et qu'il fut simplement un parlant organiste. Tel était le personnel de cette exécution, lequel personnel pense avec raison qu'il est plus agréable, par ce temps-ci, de faire de la musique à la campagne qu'à Paris. De renseignements en renseignements, notre condition nous faisant que de nous renseigner, nous avons fini par savoir que dernièrement, à la messe de la locale de Ville-d'Avray, un marguillier de cette paroisse, grand amateur de musique, ami de M. Ad. Adam, avait obtenu de celui-ci d'organiser une solennité musicale dont le pays et la paroisse passent à bon droit s'enorgueillir. Le bonheur et la joie des habitants

lurent tels, qu'une seconde représentation, nous voulons dire une deuxième exécution fut accordée à la demande générale. C'est à celle-ci que le hasard nous a procuré la bonne fortune d'assister. Nous n'avons eu garde de manquer de vous en parler; car si vous avez quelque envie d'entendre de la musique, Paris ne vous en offrant guère l'occasion aujourd'hui, même en payant et en ayant très-chaud, vous êtes avertis qu'il y a des chances, en allant vous promener le dimanche dans les environs, de rencontrer sur votre passage une heureuse aubaine pareille à la nôtre de dimanche dernier.

Les grands apprêts qui se font très-activement, sous cette apparence de repos auquel les théâtres lyriques semblent abandonnés, promettent au public parisien une abondante moisson de plaisirs, quand le temps sera venu de les récolter. L'Académie royale de musique va nous donner dans deux mois une salle magnifiquement restaurée, un nouvel opéra, un ballet nouveau, des sujets tout neufs pour notre public, des décorations toutes neuves pour tout le monde. On s'attend enfin à une véritable renaissance de ce vieux monde de l'art musical. — De son côté, l'Opéra-National, sans s'inquiéter des mille bruits qu'on a fait courir sur son compte, a complété les cadres de son personnel chantant. L'orchestre et les chanteurs ont été formés la semaine dernière par voie de concours. Tout fait présager que ces deux parties importantes d'un théâtre lyrique seront, dès le premier jour, à la hauteur des justes exigences d'un public accoutumé maintenant aux beaux effets de masse. — Mais la plus prochaine de toutes les nouveautés musicales annoncées, c'est la pièce en trois actes dont la première représentation sera donnée à l'Opéra-Comique dans les premiers jours du mois d'août. La musique est, dit-on, d'un jeune compositeur qui a déjà écrit quelques parties partitiones en un acte; mais celle-ci sera sa première œuvre capitale. Le théâtre de la rue Favart est d'ailleurs en voie de nous fournir de bonnes nouvelles. Nous avons remarqué, il y a un an environ, la retraite, presque la fuite de mademoiselle Darcier; voici bientôt le moment de mettre à la broche le veau le plus gras qu'on pourra trouver, à l'exemple du veau de la Bible. L'enfant prodige va rentrer à la maison paternelle; réjouissons-nous; la joie transgène revient à son camp. — Telle est la part de l'avenir; encore l'esquissons-nous très-rapidement, afin de pouvoir dire quelques mots de la seule actualité qui ait apparue ces jours-ci à l'horizon musical. Ce sont huit chanteurs pyrénéens qui, lundi dernier, à l'Opéra-Comique, ont exécutés sans accompagnement plusieurs chants nationaux et autres morceaux caractéristiques. Leurs voix sont généralement belles et justes, leur méthode est souvent excellente, leur ensemble toujours parfait; leur musique pourrait être quelquefois meilleure, mais l'exécution en rehausse singulièrement le véritable mérite. Le morceau qui nous a paru le plus remarquable est le chant guerrier des huit chanteurs pyrénéens au départ; le solo de baryton est d'une mélodie pleine de noblesse et de sentiment; la voix du chanteur chargé de cette partie principale a beaucoup de charme, de justesse et de sympathie; sa prononciation est très-nette, on n'en perd pas une syllabe. Le tondo espagnol intitulé *la Catalane* est un assez gracieux morceau, dans lequel l'accompagnement de castagnettes tient lieu de ce que les peintres nomment en langage d'atelier la touche de sentiment. C'est une chose étrange que l'effet irrésistible de cet instrument si simple en lui-même, et qui, loin d'être monotone comme il le paraît au seul regard, ajoute au contraire tant d'entrain soit au chant, soit à la danse, et qui rend la danse et le chant métriquement si souverainement attrayants. Nous n'aimons pas beaucoup la retraite andalouse qui a pour titre *Il est nuit*. Ce morceau n'a pas l'air sérieusement fait; aussi n'ai-je pas été pris au sérieux par le public, qui n'a pu s'empêcher de rire en entendant crier à tue-tête: « *Retirons-nous sans bruit, à l'ombre de la nuit!* » Deux autres morceaux ont encore été chantés par ces artistes montagnards, dont le succès n'a pas été douteux un seul instant. Tout Paris vaudra sans doute les entendre, et les voir aussi dans leur costume simple et pittoresque, avec le petit béret des montagns, la veste rouge et la ceinture rouge.

GEORGES BODUQUET.

Histoire du Consulat et de l'Empire, par M. Thiers.

TOME SEPTIÈME.

Le nouveau volume de M. Thiers a un véritable à-propos littéraire, au moment où nous sommes inondés d'histoires de la révolution et de l'empire. Ce devient une mode aujourd'hui d'écrire sur ces époques fameuses, les piétes eux-mêmes en mêlant, et nous devons nous attendre à voir bientôt le feuilleton-roman se mettre de la partie. Assurément, il n'entre pas dans notre pensée de déprécier ce de très-brillants et très-heureux livres, auxquels la faveur du public a semblé s'attacher; ce sont des œuvres séduisantes, embellies par les couleurs de l'imagination, empreintes d'une vive sensibilité, animées par une passion généreuse, composées avec une science admirable du pittoresque, écrites dans un style chaleureux, fécond, abondant, et qui a souvent le prestige de la poésie. Mais, en ouvrant le livre de M. Thiers, nous sommes frappés du contraste qui se forme avec ces livres en vogue.

Que les autres soient ce qu'il vous plaira, poésie, roman, drame, peintures historiques, voici maintenant l'histoire, l'histoire digne de ce nom et qui se reconnaît d'abord à son caractère d'autorité. Qu'on nous plaise, qu'on nous amuse, qu'on nous attendrisse, c'est un succès assez grand sans doute, mais ce n'est pas celui qu'ambitionne l'histoire. Elle domine les esprits au lieu de les flatter, elle reste maîtresse de leur cœur au lieu de se servir à lui; elle nous fait saisir la vérité, elle s'efforce de représenter le fidèle tableau des choses coulés, et sans admettre d'ornements étranges, elle tire tout son éclat, toute sa grandeur de sa sincérité même

et de sa sévérité; enfin, elle a un devoir à remplir, une grave mission dont elle s'est chargée dans l'intérêt du présent et de l'avenir: c'est de nous enlever, on peut le dire, c'est cette mission, qui lui donne une imposante supériorité sur les œuvres d'imagination et de sensibilité, où les faits perdent de leur empire tout ce qu'ils gagnent en agrément et en pittoresque.

Mais les frivolités, comme on disait autrefois, vont répétant que la véritable histoire doit être de froides peintures, sans couleur et sans vie; à ceux qui, l'historien qui s'enferme rigoureusement dans la vérité des faits se voit condamné à la sécheresse, à l'indigence, à l'ennui. Comme si jamais imagination humaine, quelque puissante qu'elle soit, pourra surpasser ces réalités magnifiques de nos grandes époques; comme si tout art ne devait pas rester mesquin et stérile après de ces événements prodigieux et de ces caractères élevés pour ainsi dire au-dessus de la nature par la force des circonstances? Non, quand l'historien ne considère pas comme un devoir sacré de faire revivre fidèlement le passé, ce serait encore un excellent calcul d'artiste que de s'inspirer de la seule vérité, que de ne pas chercher pour son œuvre d'autres éléments d'intérêt que les faits eux-mêmes. Le talent se double par cette possession du vrai, et il participe alors de la grandeur, de l'élevation, de la majesté des époques fameuses qu'il assimile en les retraçant.

Tena, Eylan, Friedland et Tilsit, tels sont les titres du nouveau livre de M. Thiers. L'historien se trouve arrivé à l'apogée de la gloire impériale. Avons-nous besoin de dire que ses qualités éminentes, universellement appréciées des lecteurs, semblent être se surpasser elles-mêmes? Lucidité parfaite, exactitude scrupuleuse du récit, sûreté des vues politiques, intelligence merveilleuse de la stratégie, pénétration certaine des intrigues et des secrets de la diplomatie, science profonde de l'administration... Avant d'avoir ouvert le livre de M. Thiers, on est sûr d'y retrouver tout son art et toutes les qualités qui le caractérisent. Mais puisqu'on parle aujourd'hui du pittoresque, il n'est peut-être pas sans intérêt de faire voir quels tableaux offre aussi la véritable histoire: graves peintures, non pas empruntées du dehors, mais fournies par le sujet même, scènes puissantes données par la réalité, nobles spectacles de la nature et des événements où l'imagination n'a aucune part, et où l'historien met tout son art à n'être qu'un miroir fidèle des lieux qu'il décrit et des faits qu'il représente. Que l'auteur nous pardonne d'altérer en quelque sorte la gravité de son œuvre pour en faire ressortir les côtés les plus brillants. « Et moi aussi, je suis peintre, » disait un autre de nos grands historiens. Nous voulons montrer comment M. Thiers est peintre à son tour, peintre sans jamais rien sacrifier à la vaine fantaisie du pittoresque.

L'armée française vient d'entrer en Prusse pour répondre aux provocations imprudentes de Frédéric Guillaume. Elle s'avance dans un pays nouveau pour elle, sur un terrain dont la nature doit modifier les opérations stratégiques. C'est donc une nécessité pour l'historien de nous tracer à grands traits l'aspect de ces contrées, où la guerre va se confondre forcément aux dispositions du sol et aux lois du climat: « On ne comprendrait pas, dit-il, le plan de campagne de Napoléon contre la Prusse, l'un des plus beaux, des plus grands qu'il ait jamais conçus et exécutés, si on ne jetait un regard sur la configuration générale de l'Allemagne. »

Ne vous attendez pas à quelque hors-d'œuvre poétique sur les campagnes de la verte Germanie, ni à quelque description sentimentale, à la manière de celle faite par madame de Staël; vous n'aurez point d'horizons météorologiques, ni de cimes indéterminées des forêts, ni de routes ombragées, « qu'une pensée hospitalière a plantées d'arbres fruitiers pour le besoin du pauvre voyageur. » L'historien nous décrit l'immense plaine du nord qui va servir de théâtre à la guerre, plaine sablonneuse, coupée de lacs innombrables: « Pour unique accident de terrain, elle présente des dunes de sable, pour unique végétation, des sapins, des bouleaux et quelques chênes. Elle est grave et triste comme la mer, elle rappelle souvent l'image, comme la végétation élanée, son bord de la mer, l'écrivain nous conduit au fond de cette même plaine, dans les forêts profondes de la Pologne, dans ce sauvage dédale de bois et de lacs, sur ce sol fangeux, sous ce ciel pesant par des nuages éternels... C'est à peine si sa double description tient quatre pages dans son livre; la sobriété du trait, l'énergie de la couleur, rappellent le tableau de Tacite d'écrivain l'antique Germanie; on sent l'impression de tristesse produite par la vue des lieux mêmes, on voit le relief de cette sombre nature, de ce rude climat. Il n'y a pas un mot de trop; la peinture est complète et saisissante en quelques lignes; elle parle à l'âme plutôt qu'aux yeux, elle éveille le sentiment plutôt que la sensation, elle touche enfin le but le plus élevé de l'art. Quelle leçon pour les esprits descriptifs, qui abondent dans notre littérature d'aujourd'hui, et comme cet admirable morceau confond la vanité de nos coloristes de style qui épuisent si volontiers leur palette à propos ou d'une église en ruine ou d'une forêt se dessinant sur l'horizon défilé... »

Je salue vingt feuillets pour en trouver la fin...

Un autre tableau va maintenant s'offrir à nos yeux. C'est celui du camp prussien: la tout est confusion et désordre; officiers et soldats semblent saisis de cet esprit de vertige, précurseur de la ruine des nations. On a vu la guerre et on en a peur; on ne sait quel parti prendre, quel plan adopter. Les conseils se heurtent, les prétentions s'entrechoquent; on combattait; vous croiriez entrer dans le fameux camp du roi Agrament. Et en regard de cette vaine agitation, de ces mouvements désordonnés, de ce tumulte de toute sorte, Napoléon, calme, serein, sûr de lui-même et de son armée, organisant ses forces avec une présence d'esprit admirable, préparant la bataille qui va venir au présent, marchant avec un redoublé ensemble, devant lequel sera le plan de l'ennemi avant que le plan sur formé, et écrasant d'un seul

comp les deux armées prussiennes! Héna, Amsterdam, filles in artelles d'une même journée! Ces deux noms en disent plus que nous ne pourrions dire. Or le sait, nul n'a égalé M. Thiers en ce genre de descriptions, nul n'a su faire comme lui la peinture des grandes batailles, et son tableau d'Héna ne devait pas être inférieur à tant d'autres chefs-d'œuvre, Arcole, Marengo, Austerlitz, etc.

En un mot, Napoléon se trouve maître de toute la monarchie prussienne. Il arrive à Postdam, dans la retraite favorite du grand Frédéric, du roi qui s'appelait le philosophe sans souci; il parcourt le palais du héros prussien, il se fait montrer ses œuvres littéraires et philosophiques, toutes chargées des notes de Voltaire, il ceint avec un noble orgueil l'épée de Rossbach, il visite enfin Frédéric dans son tombeau; «Eachinement mystérieux qui lie, confond, sépare ou rapproche les choses de ce monde! Frédéric et Napoléon se recontraient ici d'une manière bien étrange! Ce roi philosophe, qui, sans qu'il s'en doutât, s'était fait du haut du trône l'un des promoteurs de la révolution française, couché maintenant dans son cercueil, recevait la visite du général de cette révolution, devenu empereur, conquérant de Berlin et de Postdam! Le vainqueur de Rossbach recevait la visite du vainqueur d'Héna...» Deux jours après, Napoléon entrait dans Berlin, il y entrait triomphalement comme Alexandre ou César dans une capitale conquise. A la tête de ses innombrables batailles, de sa garde, phalange glorieuse, il traversait la cité de Frédéric, sous les regards d'une foule immense, silencieuse, partagée entre la tristesse et l'admiration. Et l'attente même du peuple vaincu ajoutait à la grandeur de cette scène; la Prusse en son meilleur gradat s'élançait; «L'entrée de l'ennemi n'était pas chose elle la ruine d'un parti, la triomphe d'un autre; et il n'y avait pas dans son sein une ligne fautive, saisie d'une joie odieuse, applaudissant à la présence des soldats étrangers!...» Quels spectacles! quels tableaux! le peintre ne s'arrête pas à la minutieuse exécution des objets, à la vaine pompe matérielle; ce sont les cœurs qu'il met en scène; cette splendeur du présent lui suggère une triste prévision de l'avenir; la pensée douloureuse de 1815 est présente à son esprit au milieu même de ce triomphe de nos armes, et il porte envie à la Prusse vaincue, parce qu'elle n'a pas vu cette joie exécrable de ses propres enfants battus des mains à la victoire de ses étrangers! Oui, ce sont là de nobles pages, où l'âme s'arrête avec émotion, où la pitié nationale trouve comme une source fontaine, où se cachent enfin de graves enseignements sous l'exposition brillante des faits!

La Prusse anéantie, l'armée des Russes arrive trop tard à son secours; elle veut du moins venger la défaite de sa malheureuse alliée. Engagé dans les difficultés extrêmes de ces combats, au milieu de lesquelles il eût péri de dénuement sans son incomparable prévoyance, Napoléon est secouru par l'héroïsme de son armée, qui supporte les plus horribles fatigues, sans se plaindre, sans se décourager un instant. Il attend les Russes dans la plaine d'Eylau; ils s'offrent les plus sombres horreurs de la guerre. Une vaste étendue de neige, des fogs glacés, une nature assise, un jour gris, un ciel bas; la pluie et la neige mêlés tourbillonnant sur le champ de bataille; les Russes rangés en une seule colonne, profonde de 80,000 hommes, et le canon ébranlant tout le jour cette masse humaine, y faisant d'épouvantables brèches à chaque coup, écrasant des bataillons entiers! Napoléon lui-même se sent effrayé d'un horrible carnage; la vue de cette neige rougie de tant de sang lui inspire de la pitié et de l'horreur; il gémit sur les maux de la guerre! Cette grande bataille ne se termine pas encore les puissances vaincues; la Prusse et la Russie, conservant l'espoir de réparer leurs défaites, attendent le retour du printemps pour tenter un dernier effort. Cependant l'hiver est venu, l'hiver horrible en ces climats; Napoléon établit ses troupes sur la ligne de ses opérations; il se met à attendre le fruit de ses fatigables soins, grâce à sa prévoyance, l'armée entière se trouve cantonnée dans des postes sûrs et salubres, ses communications sont assurées, comme en ses sub-stances, tandis que l'ennemi, sur son propre terrain, est tenu de partir, obligé de se débattre pour vivre à l'ennemi. Cependant Napoléon emploie utilement ce temps forcé de la mauvaise saison, il profite de son avantage pour entreprendre le siège de Dantzick, siège mémorable dont l'histoire doit conserver le souvenir.

Dantzick contenait les dernières ressources de la monarchie prussienne; d'épouvantables fortifications, une garnison nombreuse, un gouverneur habile et courageux, semblaient la rendre inexpugnable. Napoléon ne s'arrête pas à ces difficultés et entreprend le siège régulier de la place. Vous savez de quelle façon les historiens ordinaires racontent les sièges; ils mentionnent les assauts, les sorties, les mines et les contr' mines, de telle façon que rien ne ressemble plus au siège de Rhodes par exemple que le siège de Lérida ou celui de Nuremberg. La plupart traitent un scabreux récit comme la description d'une bataille par exemple; ils ne semblent pas prendre garde à la présence d'un élément nouveau sous leur attaque, soit dans la défense, et l'ignorance où ils sont de l'art qui a immortalisé Vauhan les empêche de donner à leurs sièges le véritable intérêt et surtout un caractère distinctif. Or, il s'agit ici beaucoup moins de coups de canon que de travaux et d'opérations scientifiques; tout est calculé, combiné, et la pelle et la pioche jouent pour ainsi dire le principal rôle, et les armes d'infanterie que ces instruments ont achetés leur œuvre. M. Thiers ne ressemble pas à ces historiens qui décrivent un siège par abstraction; lui qui dit, comme Verlot, lorsqu'on leur apprend des faits plus précis: «J'en suis fâché, mais mon siège est fait.» Les livres de l'art ont été consultés par lui; avant de commencer à décrire ce grand siège, il s'était pénétré, au vu, de la science obsidionale, et il a retracé en maître toutes les opérations exécutées par les admirables troupes du génie. C'est une peinture technique, qui reçoit un intérêt puissant de cet art spécial que l'historien a si bien approfondi; nous suivons heure par heure tous les travaux du

siège, nous assistons à l'établissement successif des diverses parallèles ou lignes d'attaque, à l'ouverture des galeries souterraines, des mines, des contre-mines, nous abordons le chemin couvert, nous descendons enfin dans le fossé de la place. L'intelligence des difficultés nous fait mieux apprécier les efforts des assiégeants; l'importance des travaux accroît celle du siège, et cette opération, en particulier, qu'il est difficile de peindre, nous voyons dérouler nuit et jour à l'ennemi, forme une péripétie nouvelle dans ce drame sanglant. — La description du siège de Dantzick présente ainsi le tableau le plus animé, le plus curieux même, tel quel même nous ne nous en avons pas encore offert; elle restera à coup sûr comme un modèle du genre, et, dans l'œuvre historique de M. Thiers, ne sera pas la partie la moins admirable.

Napoléon était resté à son quartier général; de là il dirigeait les opérations du siège aussi sûrement que s'il y eût été présent de sa personne. Et cependant que d'autres soins partageaient sa pensée! Assurer l'existence de son armée au milieu de ces rudes contrées, veiller à la défense de ses derrières, recruter de nouvelles troupes, les équiper, les soustraire à deux cents lieues du théâtre de la guerre, négocier avec les puissances neutres, déjouer leurs secrètes perfidies, éviter des alliances, préparer son offensive pour le retour du printemps; administrer Paris et la France, s'occuper des plus minces détails du gouvernement civil, la police, la presse, les théâtres... il trouvait une heure pour toutes choses, il ne négligeait rien, n'omettait rien, et du fond de ses cantonnements sur la Vistule, au bruit du canon de Dantzick, en présence de deux cent mille Russes ou Prussiens toujours prêts à l'attaquer, nous le voyons établir la paix parmi les danseuses de l'Opéra, proposer des sujets d'éloge aux concours académiques, et donner des règles excellentes pour l'éducation des jeunes filles... contrastes piquants, objets plus doux qui reposent nos yeux des spectacles de la guerre et nous font entrer dans la familiarité de ce prodigieux esprit, si vaste et si divers!

Le livre contient encore Friedland et Tilsit. Friedland, bataille de géants, entamée à trois heures du matin, à peine terminée à dix heures du soir. L'intrépide Lamus, avec son corps de troupes, soutenu, depuis le lever du jour, l'effort de toute l'armée ennemie. A midi, Napoléon arrive avec les gros de ses forces; d'un coup d'œil il juge la position: les Russes se sont engagés dans un angle de terre que forment les sinuosités d'un fleuve; ils ont pour opérer leur retraite quelques ponts placés derrière eux sur ce fleuve. Napoléon porte ses troupes les meilleures en avant à travers la masse ennemie, la pénètre, se rend maître des ponts, écrase les Russes dans cette plaine désolée sans issue, et anéantit leur armée tout entière, ceux qui échappent à ses coups se noyant par milliers dans les flots de la rivière où ils se trouvent accablés... Jamais on n'avait mieux saisi l'occasion offerte par la fortune; jamais plan de bataille ne fut plus solidement et plus habilement arrêté, jamais le génie de la guerre ne se manifesta par de plus grands effets, jamais nécessaire d'une grande conception! Une fois que nous avons entendu l'empereur donner ses ordres, nous sentons clairement que le Russes sont perdus; nous voyons ce qui cause leur défaite et assure notre victoire; il semblerait, tant l'exactitude est précise et certaine, que tout ait été prévu, dans l'exécution de longue main, et que les vaincus eux-mêmes aient voulu concourir à l'événement, en venant prendre cette désastreuse position. L'historien a présenté toutes choses avec un art si parfait, à si bien dessiné la pensée de Napoléon dans son ensemble et dans ses détails, que la bataille se passe en quelque sorte sous nos yeux; nous faisons plus qu'y assister, nous la comprenons, nous en suivons les diverses phases, nous pourrions, avant de connaître l'issue, prédire la victoire des Français et l'extermination des Russes.

Cette grande journée arrache enfin les armes de la main des puissances. Hautaines, implacables avant la bataille, la Russie et la Prusse tombent dans l'abatement le plus profond après la défaite. Elles veulent traiter. Napoléon avait toujours paru prêt à faire la paix; il écoute donc les propositions qui lui sont offertes d'un air des souverains alliés. Une armistice est signée. Les deux empereurs, Napoléon et Alexandre, se rencontrent sur une place au milieu du Niemen, à égale distance de dix riveres; leur premier mouvement est d'abord et de s'embrasser, et les deux armées, spectatrices de cette réconciliation, tout châtes de leurs applaudissements les rives du fleuve. Dès ce premier entretien, Alexandre est séduit; Napoléon lui a bientôt prouvé que la Russie et la France n'ont aucun sujet d'être ennemies, et qu'alliés ensemble elles feraient la loi au monde; le jeune empereur de Russie se sent vers son vainqueur un attrait puissant; le génie de Napoléon lui fait subir son irrésistible influence. On convient que la petite ville de Tilsit sera neutrale, et que les deux empereurs s'y établiront jusqu'à parfaite conclusion de la paix; Frédéric lui-même doit y venir un peu plus tard, pour recevoir les conditions que l'on voudra dicter à la Prusse vaincue.

L'historien alors nous trace le tableau de cette infinité impériale; Napoléon et Alexandre se voient tous les jours, à toute heure, partageant la même table, sont perpétuellement en tête à tête, et sans cesse dans leur dignité mutuelle se traitent l'un l'autre avec une familiarité noble et gracieuse. Le dîner sur la carte, Napoléon débouche aux yeux surpris d'Alexandre les plans immenses de sa politique; il ouvre à cette fois à un monde de vastes perspectives; il le fascine en faisant briller devant elle le partage de l'empire du monde et l'agrandissement infini de l'empire russe d'un côté de l'Orient; enfin il persuade à son ennemi que l'alliance intime avec la France, alliance offensive et défensive, est commandée à la Russie par son intérêt du moment présent et par ses espérances ambitieuses pour l'avenir. — Dans le fond du tableau, le triste monarque prussien, vainement secouru par la brillante princesse sa femme, si spirituelle et si belle; Napoléon ne se laisse ni toucher, ni séduire; il n'accorde à la Prusse que ce qu'il ne peut refuser à Alexandre, celui-ci

croisant son honneur engagé vis-à-vis de Frédéric, son ancien allié... — M. Thiers, le premier, a obtenu des documents authentiques, précis, pour décrire ces conférences de Tilsit, que tant de récits imaginaires avaient défigurés; il a trouvé dans ces correspondances officielles les écritures propres mot pour mot de Napoléon et d'Alexandre, et ces pages, indépendamment de toute autre valeur, ont un très-grand prix historique. Mais nous admirons aussi avec quelle noblesse l'historien a disposé cette scène imposante, d'où doit sortir la pacification de l'Europe, avec toutes couleurs à la fois simples et dignes et a su rendre la familiarité des deux empereurs, l'aspect aimable et puissant de Napoléon, l'admiration naïve d'Alexandre, et auprès de ces brillantes figures, le triste portrait de Frédéric jouant le rôle d'un infortuné sans grandeur et peu touchante! Tableau parfait de naturel, de majesté et de grâce, plus difficile peut-être à tracer que tout autre, et qui a dû exiger un talent de l'historien comme une nouveauté de ressources et d'efforts!...

Telles sont les scènes principales que présente ce nouveau volume. L'esquisse que nous avons essayé d'en donner, trop rapide et très-imparfaite sans doute, suffira pour faire sentir la vivacité et la gravité de l'intérêt qui s'y attache. Ce ne sont point ici, comme on le voit, des dessins d'imagination ni des couleurs romantiques; le peintre s'inspire uniquement de la vérité profondément étudiée, uniquement aussi il s'applique à traduire l'impression sincère et sère que cette vérité lui a fait éprouver. Choix singulièrement pertinent, singulièrement en apparence! plus il s'est évertué à rendre les seconds étrangers à son sujet, et plus il s'est enrichi, au lieu de s'appauvrir! La beauté et la noblesse des réalités qu'il avait à peindre se sont retrouvées sous son pinceau; ses tableaux, si variés, si saisissants, ont reçu des faits eux-mêmes une précision couleur, que ne saurait donner l'invention humaine, et qui effleure toutes les autres, la couleur de la vérité; lui aussi, il a fait du pittoresque, mais ce mot a tant d'attributs, il a fait saux y songer, naturellement et simplement; c'est du pittoresque vrai!...

Aussi n'avons-nous pu détacher que par abstraction ces quelques scènes du reste de l'œuvre; elles sont unies intimement à l'ensemble, et tirent de cette union même leur principale valeur. Près isolément, un récit de bataille, par exemple, n'offre qu'une brillante action, mais si avant d'arriver à cet instant de combat, nous avons passé par les préparatifs infiniment complexes de la guerre, le rassemblement d'une armée de cent mille hommes, son équipement, son instruction, l'établissement des dépôts, des magasins, des ateliers de toutes sortes, placés de distance en distance sur le chemin des troupes, plus le plan de campagne, les opérations de stratégie, les marches et contre-marches; si, dis-je, nous avons suivi avec soin cette progression des faits préliminaires, combien l'heure du combat aura plus d'intérêt pour nous, combien la victoire nous semblera plus belle, plus glorieuse! Au lieu des succès de la force et du hasard, Austerlitz, Héna, Friedland, seront pour nous autant de grands actes héroïquement réalisés, et le tableau de ces faits d'armes empruntera une vive lumière de tous ces détails administratifs et stratégiques où il se trouve comme encastré. Ajoutez y encore la politique, la diplomatie, les finances; ce sont là des éléments essentiels qui entrent pour leur part dans la conception militaire et qui concourent aussi à l'événement. — Résumons donc; nous avons voulu seulement indiquer les points les plus brillants du récit de M. Thiers; mais pour les mettre dans tout leur jour, il faudrait analyser le livre entier, puisque la politique et l'administration s'y rattachent étroitement à l'action militaire, et qu'elles sont indispensables pour l'intelligence de celle-ci.

Il nous restait à consacrer quelques lignes au style. Nous avons dans un précédent article émis ce sujet, à propos des premiers volumes de l'Histoire du Consulat et de l'Empire; aujourd'hui, nous pouvons nous borner à louer encore une fois la simplicité extrême, la netteté parfaite de ce style, si convenable au genre historique. L'écrivain sait élever, sait ouvrir son récit, lorsque la pensée ou les faits l'exigent; mais ailleurs il reste simple; la simplicité n'est-elle pas en effet le vrai langage de la grandeur et de la noblesse? Et est-elle aussi aisée d'être simple que le croient beaucoup de gens? C'est là nous l'avons dit, qui nous l'a fait si montrer, parce que c'est le seul qui soit aperçuevent... —

ALBERT CUBERT.

La fête de l'Impératrice de Russie, à Péterhoff.

La fête de Sa Majesté l'impératrice de Russie est célébrée, chaque année, le premier juillet (15 de notre style), au palais de Péterhoff, résidence impériale située à 26 verstes (six lieues environ) de Saint-Petersbourg.

Cette fête, la plus brillante, la plus pittoresque et la plus populaire de toutes celles qui ont lieu durant la belle saison, mérite une description, non-seulement pour son but, mais en outre à cause de l'originalité de son caractère. Péterhoff est à Saint-Petersbourg ce que Versailles est à Paris, en ce que c'est un centre de magnificence où les citadins vont se rendre d'admiration et réveiller des souvenirs; dans la tradition orale n'a pas encore en le temps de s'éteindre. Ceux qui vivent non vu ce qui ont avaient pris part aux grands événements qui se sont passés à Péterhoff, comme nos pères ont pris part aux événements de Versailles. L'édification de Catherine II et la chute de Louis XVI sont deux grands faits de l'histoire moderne; l'un commença le long règne d'une princesse qui acheva l'œuvre de Pierre le Grand; mais l'autre ne termina pas une révolution dont nous ne devons peut-être pas nous-mêmes voir la fin. Si nous faisons ce rapprochement, c'est parce que, sur les bords de la Néva, on cite Péterhoff avec autant d'orgueil que, sur les bords de la Seine, dans le dernier siècle, on citait Versailles;

C'est parce que ces deux résidences ont été les enfants du loisir de deux grands princes habitués à tout donner, même la nature; c'est parce qu'il y a entre elles une espèce de corrélation : Pierre I^{er} fit bâtir Péterhoff après avoir visité Versailles.

En France, le palais de Louis XIV devint bientôt une ville; en Russie, le palais de l'illustre réformateur est toujours une maison d'été, et rien de plus. On ne saurait donc admettre entre Versailles et Péterhoff aucune comparaison; mais, proportions gardées, bâtons-nous de le dire, la résidence impériale offre de certains avantages de position que la résidence royale ne pouvait point procurer : sous les fenêtres de son palais, le czar réunissait une flotte, et le roi de France n'eut jamais la pensée de mettre un bateau sur la pièce d'eau des Suisses.

Situé sur la rive gauche du golfe de Finlande, presque en face de la citadelle de Cronstadt, gardienne de la capitale, le palais de Péterhoff s'élève, circonstance assez rare dans cette partie du pays, sur une hauteur d'où l'œil domine la vue du golfe. Ce fut aux soins d'un architecte français, nommé La Blond, que Pierre le Grand confia la construction de cette demeure, et le style a tout le caractère de l'époque de sa fondation. Elle s'étend le long d'une belle terrasse, au-dessus de jardins qui descendent jusqu'à la mer. Les deux extrémités en sont terminées par la chapelle aux coupes dorées, et par un pavillon parallèle. Les appartements, doubles dans l'épaisseur du bâtiment, sont d'une grande somptuosité; les moulures, un peu lourdes mais richement dorées, présentent les formes qu'un retour de mode vient de ramener, et, comme dans les appartements de Versailles, tout y semble d'hier.

Le palais de Péterhoff n'est pas vaste; la famille impériale ne saurait s'y loger convenablement. Aussi cette exigüité relative, qui s'explique d'ailleurs, comme toutes les constructions du règne de Pierre I^{er}, par la simplicité des moeurs de cet empereur, a-t-elle nécessité les nombreuses annexes dont cette résidence est entourée : d'un côté, le pavillon de *Mou-Plaisir* dans l'endroit le plus paisible et le plus retiré; de l'autre, le petit château de *Marly*, bâtiment en pierres à deux

étages, entouré d'eau, sur le bord de la mer, et que l'impératrice Elisabeth, la fille de Pierre I^{er}, préférait à la grande habitation, parce qu'elle ne lui semblait pas assez vaste pour un palais. Ce fut l'impératrice Elisabeth, on le sait,

Pas loin, sur le bord de la mer, une de ces modestes cabanes de bois qui étaient les retraites favorites de l'illustre fondateur de la splendide habitation. Plus loin, une autre maison rustique, offre le piquant contraste d'une grande richesse intérieure sous une modeste apparence, comme le czar l'offrait lui-même. Ajoutons la maison anglaise appelée *Alexandria*, que l'empereur Nicolas fit construire pour l'impératrice, et dont l'intérieur, par la recherche et l'é légance de son luxe, révèle le don impérial.

Les jardins de Péterhoff sont composés des seuls arbres qui croissent aux environs de Saint-Pétersbourg : des sapins, des bouleaux, des tilleuls, quelques chênes plantés par Pierre le Grand, auxquels il faut joindre de frères arbustes. Les allées se croisent régulièrement en quinconce. Mais la stérilité du sol et l'absence de végétation sont habilement déguisées par le caractère grandiose de l'ensemble, par l'effet des cascades et des jets d'eau qui, sous la terrasse, à mi-côte, se lient avec art au style du palais, et forment de quelque point qu'on envisage cet ensemble, un tableau d'un aspect majestueux. La cascade de Péterhoff rappelle un peu, par sa forme, celle du parc de Saint-Cloud, sans en avoir pourtant l'étendue ni l'élegance. Mais ce qu'on y trouve de remarquable, c'est le groupe de bronze doré qui représente Samson entr'ouvrant la gueule d'un lion; de cette gueule il s'échappe un colossal jet d'eau qui s'élève à une prodigieuse hauteur. Ce groupe est une allégorie chargée de perpétuer le souvenir de la victoire de Pultava, qui eut lieu le jour de Saint-Samson, et le lion, comme on le sait, laissait partie des armoiries de Charles XII.

Depuis Pierre I^{er}, on a toujours, chaque année, fêté la Saint-Pierre le 29 juin à Péterhoff, et c'est seulement sous le règne de l'empereur Nicolas qu'on a retardé la fête de deux jours, pour la célébrer à l'anniversaire de la naissance de l'impératrice.

Une grande partie de la population de Saint-Pétersbourg se rend d'ordinaire à la fête de Péterhoff, soit par eau, au moyen des embarcations de tous sorts destinées à cet effet, bateaux à vapeur, barques à voiles ou à rames; soit par terre, au moyen des nombreux



Alexandra Feodorovna, impératrice de toutes les Russies.

qui fut construit le palais d'hiver à Saint-Pétersbourg, un des plus magnifiques qui soient au monde, et l'imposant palais de Tsarkoé-Selo, ainsi que nous l'avons dit précédemment.



Mouastère de Saint-Serge sur la route de Saint-Pétersbourg à Péterhoff.



Mou-Plaisir, château de Pierre le Grand, à Péterhoff.

véhicules de toutes les formes, qui abondent dans le pays. Le prix des voitures de louage est triplé pour cette circonstance. Les pauvres gens font le voyage à pied.

Dès la veille, depuis les embarcadères de la Néva jusqu'au

petit port de la résidence impériale, le golfe offre la trace d'une grande route par la suite ininterrompue des embarcations. Comme à cette époque, il n'y a pas de nuit, mais seulement un crépuscule, on fait de préférence la traversée

avant le lever du soleil, afin d'éviter la chaleur, qui est extrême. C'est un admirable coup d'œil que cet immense sillot diagonal tracé en noir sur les eaux blanches et tranquilles du golfe, et qui sert dans cette occasion de trait d'union en-

tre la ville de Pierre 1^{er} et la cour de Pierre 1^{er} (Péterhoff signifie *cour de Pierre*). La lumière douteuse de la nuit confond toutes les choses, le ciel et l'eau, et les barques entre elles; on franchit la distance, en quelques heures, avec des rameurs, dans le vague de cette pénombre, mollement bercé par les oscillations du bateau, sans que la pensée d'un danger se présente à l'esprit. Du débarcadère de Péterhoff on

entre sous les ombrages de la demeure impériale, où des marchands de thé, des restaurateurs établis sous des tentes pourvoient à l'alimentation de la foule.

Quoique cette excursion nautique ait son charme, le voyage par terre est cependant beaucoup plus agréable, par la variété et l'élégance des habitations qui bordent des deux côtés le chemin de Péterhoff, depuis la porte triomphale qui sert

d'entrée à la ville, jusqu'à la résidence. Cette route était autrefois le séjour favori des seigneurs pendant la belle saison; mais la mode s'est portée sur d'autres points. Arrivé à la neuvième verst, la route s'est rapprochée du golfe qu'on découvre, et, plus loin, le monastère de Saint-Serge apparaît bientôt au milieu des pâles boulevards de la rive, avec les coupes de sa principale église et sa muraille d'enceinte. Ce



Promenade de la famille impériale de Russie dans le parc de Péterhoff.

couvent est le lieu de pèlerinage le plus renommé de la contrée. Il contient quatre églises, une maison d'invalides fondée par la famille Zouboff, et un cimetière où se trouvent les tombes de quelques grands personnages: le père Ignace, prieur du monastère de Saint-Serge, est un ancien militaire, élève de l'école du génie, recommandable aujourd'hui par ses connaissances et par sa piété.

Un grand nombre d'habitants de Saint-Petersbourg, gens économes de leur temps, font leur pèlerinage à Saint-Serge, le jour même où le plaisir les appelle à Péterhoff. Tout diffère dans le but des deux localités, mais les pauvres gens font leur salut comme ils le peuvent. C'est principalement à leur égard que l'intention doit être réputée pour le fait. On arrive à la sainte demeure les pieds nus; mais le vœu accom-

pli, le bout de cierge allumé, après avoir courbé le front jusqu'à terre devant les saintes images, on se chausse pour aller se divertir dans la demeure impériale. Dieu et le tzar, c'est tout le patriotisme du peuple russe.

Après avoir fait une halte au monastère de Saint-Serge, les piétons et les gens voiturés, on se remet en route, et bientôt on aperçoit sur les bords du golfe une magnifique



Grande illumination du château et des jardins de Péterhoff.

maison de plaisance du domaine de la couronne, appelée *Strelna*. C'est là que commencent les habitations de la famille impériale, pour s'étendre jusqu'à Oranienbaum, château construit par le célèbre prince Menchikoff, favori de Pierre le Grand, et demeure ordinaire de madame la grande-duchesse Hélène pendant l'été. Ainsi, le littoral du golfe, sur une étendue d'environ deux lieues et demie, est presque entièrement occupé par des jardins qui lient les résidences

les unes aux autres, Strelna à Péterhoff, et Péterhoff à Oranienbaum, neuf verstes plus loin, par la demeure intermédiaire de la grande-duchesse Marie, duchesse de Leuchtenberg. Si la nature est ingrate, la volonté de l'homme sait la rendre obéissante à l'art, et l'or est un engrais qui fertilise le sol, quelle que soit sa qualité primitive.

Dans la journée du 1^{er} juillet, la foule se grossit d'heure en heure dans les jardins de Péterhoff, jusqu'à la nuit. Elle cir-

cule librement partout, sans entraves, même sous les fenêtres du palais; elle assiste à la parade au milieu du jour, et le soir, à la mascarade dans les salons dorés, mêlée avec les plus grands personnages; l'empereur, l'impératrice et les membres de la famille impériale, indubitablement au milieu de cette masse compacte, au son d'un orchestre. Cette promenade est ce qu'on appelle dans un polonoise. Quant au mot de mascarade, il faut bien se garder de le prendre à la

rigueur ; il est employé pour produire la fusion monotone de tous les rangs ; on ne porte pas de musique à ce bal ; les hommes des divers régiments, et surtout les militaires, sont seulement venus d'avoir un petit tréteau de soie noire à la véritableur peu-Jessus leur uniforme. Ce bal dure peu de temps, ou du moins on y reste peu de temps, car le spectacle le plus curieux et le plus magnifique est au dehors.

L'impératrice reçoit dans la journée les félicitations de tous les corps de l'État et les personnes présentées. A quatre heures il y a grand bal public, servi avec la vaisselle d'or massif. Au même instant et de leur côté, les hôtes de l'imperatrice, dont le nombre s'élève, aujourd'hui, à plus de deux mille, sont partout servis avec profusion dans les différents lieux de réunion qui leur sont assignés à cet effet, selon les degrés hiérarchiques. Après le dîner, la cour monte en lignes pour parcourir les jardins. Les lignes sont des voitures basses, découvertes, séparées dans toute leur longueur par un dossier, de telle sorte qu'on s'y trouve assis dos à dos pour aller de côté, huit à dix personnes sur chaque file. Les premières lignes sont occupées par l'impératrice, par l'impératrice et par les membres de la famille ; toutes celles qui viennent ensuite, et leur nombre est immense, servent indifféremment aux personnes qui ont leur entrée au bal, les dames, veulent y monter. Après cette promenade, la cour rentre pour attendre l'heure de la mascarade et le moment des illuminations, après lequel on parcourt de nouveau, de la même manière, les jardins, où l'éclat des lumières de toutes les couleurs remplace celui du soleil.

De distance en distance la musique des régiments de la garde exécute les brillantes symphonies. La foule, formée de gens de tous les rangs, de tous les états, de tous les âges, de costumes et de langages différents, de physionomies qui annoncent tant d'origines diverses, cette agglomération d'un aspect original s'agitte presque sans bruit dans tous les sens ; les charmes cuivres, les Finos aux blonds cheveux, les Circaisiens portant l'armure et la cotte de mailles comme les hommes d'armes du moyen âge, les élégants vêtus comme on l'est à Paris, les marchands débraillés, les femmes du peuple avec leur diadème orné de perles et leurs casques de brocart d'or, tous sous l'empire d'une préoccupation unique, prennent leur part des enivrancements de la soirée. Au milieu des carrés que forment les grandes allées, on prépare et l'on sert le thé, le café, l'hydromiel ; on vend des fruits et des salaisons ; le vin de Champagne et l'eau-de-vie de grains du pays s'y trouvent, comme dans la ville, pour satisfaire tous les goûts. Chacun vit là, durant tout un jour, presque comme il veut, beaucoup y en ont si peu, sans quitter la magnifique demeure, cherchant à tout voir, allant des bords de la mer aux bords du lac, qui, sur la hauteur, fournit ses cascades, aux fontaines, aux bassins, d'abondantes eaux ; à l'entrée les orangiers, les massifs de fleurs ; d'un côté le bûche illuminé en arche nautique, qui servirait à la rigueur à des nautiques ; d'un autre, à travers les grilles qui les séparent, les jardins particuliers d'Alexandrie et de Non-Plaisir, regardant, à travers toutes les fenêtres, ces intérieurs qui sont restés comme au jour où Pierre le Grand les habitait. Au bord de la mer on contemple les nombreux vaisseaux et les yachts de la marine impériale, pavonnés de toutes leurs flammes et formant un demi-cercle, comme les tentes d'un camp ; on distingue Cronstadt à gauche, et à droite la coupole dorée de la cathédrale de Saint-Isaac à Saint-Petersbourg, qui brille aux rayons du soleil couchant. Au bord du lac on oublie la vaste étendue du golfe pour sourire à la gracieuse villa italienne tout récemment construite sur la petite île qui se trouve au milieu de ces eaux, bornée à tous côtés par des fleurs... Mais le jour baisse, le crépuscule descend avec ses vapeurs indécises... Tous se pressent vers le point central de la fête...

Quelques feux errants et presque imperceptibles glissent le long des arbres... Bientôt ils se multiplient... ils s'élevaient, ils descendent... tout à coup, la fête a donné son coup de baguette : les bassins sont entourés d'un cercle de feu, les cavités les cascades s'éclaircissent et l'eau leur découvre comme un brillant cristal ; le feuillage des vieux tilleuls est parsemé d'un myriade d'étoiles scintillantes ; de riants festons descendent de toutes parts sous la voûte des allées ; mille dômes de fantasia, d'arabesques gracieuses, de figures bizarres apparaissent en traits lumineux ; le palais est entièrement converti de feux enflammés ; la terrasse semble une lune de lumière dont l'éclat fait rayonner mille arce-en-ciel autour du groupe de Saïon. Au bout du grand canal qui, du bas de la terrasse, conduit à la mer, brille dans le ciel le siffle de l'impératrice au milieu d'un immense soleil de diamants, - des rails et d'émeraudes ; et derrière, sur le golfe, la fête, illuminée sur tous les cordages des vaisseaux, prolonge une perspective le feu qui se perdent au loin dans les vapeurs de l'atmosphère.

Est impossible et de ne pas se croire transporté dans le monde féérique des contes arabes ; on se souvient de ces splendides descriptions des Mille et une Nuits qui ont ravi l'enfance. On a vu aucun autre pays, une telle illumination ne pourrait se produire si magnifiquement et avec une telle possibilité. Aussi n'est-on pas maître de retenir son admiration et de l'arrêter l'enthousiasme que la foule éprouve à saluer la femme au-dessus, répétée, dont on fête ainsi la naissance, quand elle promène en ligne la fête encore passer et repasser sous les regards de tous.

L'impératrice, il faut le dire, est bien dignes de l'honneur qu'on lui porte. Son nom suit à tous les bienfaits qui se répandent dans l'étendue de l'empire, toutes les institutions de bienfaisance sont sous sa puissante protection, et elle s'occupe constamment du sort des classes qui souffrent. Si, dans les pays où la loi sainte n'est pas reconvenue, la femme qui règne devient en quelque sorte un homme, comme le fait Catherine II, celle qui reste sous la loi de son auguste époux, qui est la compagne du souverain, ne cesse pas d'être l'ange de la miséricorde, un intermédiaire entre la puissance et la douleur ; on ne l'honore pas seulement parce

qu'elle porte une couronne, mais parce qu'elle fait le bien, parce qu'elle est femme et mère dans la plus noble acception de ces deux titres sacrés.

Le lendemain de la fête de Pétershoff, une partie de la foule se pour assister aux manœuvres des corps de cadets, aux exercices des troupes circaisiennes ; puis, après avoir parcouru de nouveau la résidence au-dessus de laquelle s'étendait toujours la grande ombre de Pierre II, chacun retourne comme il est venu... les uns pour la ville, les autres pour les campagnes environnantes... Quand on a été à la fête de Pétershoff, on s'est procuré un plaisir de conscience.

HYPPOLYTE AUGER.

Don Augustin Egarriztoa.

Voir page 314.

II (Suite).

Miss Ophélie, peu soucieuse d'en entendre plus long, et voulant bien ce qu'elle voulait, comme toutes les femmes, dégagea son bras de celui de son cousin, et adressa résolument cette question au vieux pilote au moment où ils passaient devant lui.

« Entendez vous le français, monsieur le patron ?
— Certainement, ma belle demoiselle ; je comprends le français et même un peu l'anglais, quoique je n'en fasse pas plus de cas, sauf votre respect, que de la fumée de ma pipe ; mais savoir parler à tout le monde, voyez-vous, c'est notre métier. Il n'y a que le gascon de là-bas que je n'ai jamais voulu apprendre. Ce n'est pas une langue de chrétien, ça ; c'est bon pour parler aux bêtes. Achât ! J'ai fait dix ans de la cabotage d'ici à Bordeaux avec un équipage du bon Dieu, tous Basques. Il fallait voir comme nous leur rabattions les épaules à ces marins gascons ; le diable les puisse prendre ! Je préfère les Ponantais, quoique ce soient de vrais paysans. Ceux-là restent pauvres dans leurs pays, et ne derobent pas le soleil aux autres ; mais comme on dit : Nourris le corbeau, et il le crèvera les yeux.

— Ainsi vous êtes Basque, je suppose, ajouta miss Lee, qui ne comprenait qu'à demi ces phrases locales prononcées avec volubilité par le vieux pilote.

— Oui, c'est comme cela qu'on nous appelle ! On ont changé jusqu'à notre nom ; que le ciel les confonde !

— Mais cependant vous êtes Français, observa sir Charles en se mitant de la conversation, faite de mieux.

— Malgré tout, répondit le vieillard en hussant les épaules. Les enfants ont oublié ce qui savaient leurs pères. Nous étions libres autrefois ; mais comme on dit : *Behoritzoa paye par Garay* si les Gascons n'étaient pas venus dans notre pays, on ne nous prendrait pas notre argent par les confins du roi, et nos enfants pour les mener, malgré eux, à l'armée. Enfin, si Dieu le veut, ils retrouveront un jour les racines du chêne d'Yorkshire. La vérité est, ma belle demoiselle, que nous nous appelons *Eskualdunac*, nous nous appelons, et jusqu'à leur infernale révolution, nous étions aussi libres que ceux de cette montagne. Notre ville, que vous voyez là bas, a vu fumer dans les temps plus de quinze cents cheminées ; et j'ai entendu dire d'un ancien, qui le tenait de son grand-père, qu'en 1600 et je ne sais combien, lorsque vous autres Anglais bloquiez l'île de Rhé, la ville trouva assez d'argent dans ses caisses pour envoyer quatorze pilanissas bien armées au secours du roi Louis XIII ; de quoi il fit des remerciements qui sont encore dans les papiers de la commune, quoique je ne les aie pas vus ; c'est mon neveu Augustin qui le dit. En voilà un qui est du bon sang ! un vrai lion d'or de notre terre d'Yorkshire. Et avec cela ni savant, et aussi riche qu'un de vos *mylords* anglais. Car il faut que vous sachiez que nous sommes de race, aussi noble que le roi et des *Egarriztoa* de Ghoire. Le grand-père de mon père était *Mitchell*, un avocat traité en Hollande pour la pêche de la baleine. Il avait fait trente voyages à Torre-Nouve et dix au Groenland. Mais après lui la pêche est bien tombée. Depuis qu'il faut aller chercher la baleine dans les glaces, notre jeunesse trouve le voyage trop long ; et puis les Gascons se mettent partout à cause de leur argent, et nous ne voulons plus courir la même bordée qu'eux. Nous avons essayé de lutter pendant longtemps ; mais, comme on dit : le plaudir ordinaire est l'écuyer de la misère ; nos armateurs y ont mangé jusqu'à leur dernier sou. Il n'y a que mon neveu Augustin Egarriztoa qui envoie encore dans le nord trois baleiniers. Mais c'est un *hulien* celui-là. Il a habité pendant quinze ans le pays de l'or, et avec son courage et son industrie il y a bien battu monnaie, qu'il nous est revenu ici avec des millions ; aussi l'appelle-t-on *don Augustin*. De reste, toujours le même, Basque par le cœur comme par le sang. Mais je vois que tout ça ne vous amuse guère. Enfin, ma belle demoiselle, quant aux Français dont vous me parliez, c'est comme partout ; il y en a de bons et de mauvais ; quoiqu'il vaille mieux en général que les chiens d'Agès de la frontière.

— Eh bien ! dit miss Ophélie, puis-je vous aimer tant votre pays, monsieur... je ne sais dire votre nom, vous devez connaître quelques-unes de ces longues chansons où il est question du temps passé. Si j'en crois ce qu'on m'a raconté, vous avez un talent particulier, vous autres Basques, pour rendre en chansons tout ce qui vous arrive d'heureux ou de malheureux.

— On vous a dit la vérité, répondit naïvement le vieux pilote ; nous ne sommes jamais embarrassés pour faire rimer les choses qui nous plaisent, et quand nous chantons, c'est de l'abandon-*ou* du cœur que coulent les paroles. Mais moi, voyez-vous, je n'en fais pas long là-dessus, et je chante comme ça ce qui me vient à la tête. Vous verrez que ça ne signifie pas grand'chose. Ah ! si mon neveu Augustin était ici ! C'est lui qui à la mémoire bien garnie, il n'y a pas dans tout le pays basque un *cantu*, une *pastorale* ou un *chezchar*

qu'il ne sache par cœur ; et quand il se méle de composer lui-même pour quel que *cozziko*, il n'aligne pas mal les mots, je vous assure. Mais moi je ne suis qu'un ignorant, et, depuis quarante ans que je laboure la mer, je n'ai pas récolté grand'chose pour ce qui est du savoir. D'ailleurs les belles paroles viennent d'en haut, et comme on dit : C'est au sifflet qu'on reconnaît le merle.

— Mais, dit en souriant miss Ophélie, puisque Don Augustin... son nom m'échappe... n'est pas ici, je serai curieuse de vous entendre chanter quelque chose dans votre langue. Elle me plaît beaucoup, quoique je n'y comprenne rien. Ne me refusez pas ce petit plaisir, monsieur le patron. N'est-ce pas, mon cher papa, ajouta-t-elle en anglais en s'adressant à sir George qui s'approchait assez étonné de voir sa fille s'entretenir si longtemps avec le vieux pilote, vous permettez que ce bonhomme nous fasse entendre quelque chanson de son pays ; je prétends même m'en faire dicter un couplet pour l'inscrire sur mon album. Ce sera fort divertissant.

— C'est une fantasia comme une autre, ma chère Ophélie, répondit le brunnet en prenant amicalement le bras de sa fille, et je ne vois nul inconvénient à permettre ce que vous désirez si vivement ; mais je doute que l'effet réponde au plaisir que vous vous en promettez d'avance. Vous pouvez chanter, mon ami, dit-il au pilote, que ces dames veulent bien vous entendre.

Le vieux marin, qui n'avait compris qu'à demi tout ce qu'on venait de dire, cligna de l'œil d'un air d'intelligence, et, après s'être recueilli un moment, il entonna d'une voix plus encore, mais aussi rude que le bruit de l'Océan sur les côtes de son pays natal, le chant suivant, lequel aurait pu se traduire à peu près ainsi :

« Debout ! gens de la maison, debout ! — Il fait grand jour... Déjà résonne sur la mer — la troumpette d'argent — et tremble au loin — la rive landaise.

« Entendez vous le bruit des épées — frappant en cadence sur les boucliers — comme des marteaux sur l'enclume — et les cris du retour — qui réveillent la joie — morte au fond de nos cœurs.

« Ce sont nos frères d'outre-mer, ce sont nos parents, nos amis — montés sur un beau vaisseau — chargé d'or jusqu'aux mâts. Bonne nouvelle : — ceux qui nous aimons sont de retour.

« Chantons leur bienvenue — sur l'air qui nous aura été donné. — Ceux qui viennent de loin — oublient-ils leurs peines — en foulant cette terre — où la liberté les ramène. »

Quand il eut fini ce chant national dont nous supprimons quelques couplets insignifiants, le vieux pilote souleva dans sa barbe et resta immobile et pensif, comme s'il eût lui-même prêté l'oreille aux sons de cette trompette merveilleuse annonçant le retour des hardis aventuriers qui allaient tenter la fortune au pays de l'or.

S'il avait eu la vanité d'un chanteur de profession, l'impression qui venait de produire sur ses auditeurs n'eût pas été propre à le satisfaire. Lady Amélie dormait sur ses coussins, sir George baillait à se démonter la mâchoire et sir Charles sifflait entre ses dents le *Rule Britannia* avec toute l'impertinence d'un Anglais de la vieille école. Quant à miss Lee, appuyée sur le bras de son père, elle souriait d'un air de complaisance à quelque idée innocente que le chant venait sans doute de faire naître dans son esprit.

« Eh bien, mon cousin, dit-elle en se tournant vers le jeune gentleman qui n'avait pas quitté un seul instant son air ennuyé ; direz-vous encore du mal de cette langue que vous nommez un jarg *n* ? Et n'y trouvez-vous rien d'original qui vous engage à l'apprendre, vous qui vous piquez de les parler toutes ?

Cela est fort original, sans doute, ma cousine, répondit sir Charles, mais parlamentez inintelligible. Au reste, je doute que le plaisir de vous moquer de moi vous ait bien dédommagé d'avoir les oreilles déchirées par la voix de ce rustre, laquelle ne ressemble pas mal au bruit d'un cabestan qu'on a oublié de graisser.

— Vous savez que je n'entends rien à ces sortes de comparaisons tirées du vocabulaire de la marine. Mais je crois comprendre que ma petite fantaisie ne vous a pas plu. Eh bien, veuillez m'aider à m'en consoler, en m'apporant mon album, que vous trouverez en bas sur quelque meuble, et n'oubliez pas ce qu'il faut pour écrire, car je vous avoue que je n'ai satisfait nul envie qu'à demi en entendant chanter ce brave homme, et je compte bien sur votre obligeance pour écrire, de votre plus belle main, les paroles qu'il vous dictera.

Sir Charles obéit sans dire mot, mais, à ce qu'il semblait, d'assez mauvaise grâce ; et comme le barometre ne put s'empêcher de faire à sa fille quelques légers reproches sur le peu d'indulgence qu'elle avait pour son cousin et le ton d'ironie qu'il prenait d'ordinaire en lui parlant.

« Tenez, mon cher papa, répondit-elle, la vie que nous menons depuis quelque temps est si peu variée, — je dirais même quelque chose de plus si je ne craignais de vous fâcher ; il faut bien me passer quelque fois ; j'ai cela de faire de mon cousin un cavalier parlant ; je veux soumettre son caractère à toutes sortes d'épreuves ; enfin s'il n'est permis de mêler un peu de sérieux à ce qui ne l'est guère, vous m'approuverez vous même quand vous saturez que je n'ai d'autre motif, en agissant ainsi, que celui de m'assurer par mes propres yeux si sir Charles peut en effet d'arriver ce que je soupçonnais qu'il fit avant d'aspérer à ma main. Hélas ! je crains bien de n'en pouvoir jamais tirer qu'un excellent garçon, plein d'honneur et de préjugés, d'un esprit aussi étroit qu'il est raisonnable, et passablement ignorant. »

Miss Ophélie avait continué cette malicieuse apologie quand celui qui en était l'objet vit l'interrompre en lui présentant son album. On sait que c'est le confident indispensable d'une Anglaise en voyage. Celui de miss Lee ne brillait pas par l'éclat de la reliure, mais il contenait, dans un désordre agréable et plein de goût, des souvenirs de la

Provence, des Pyrénées et de l'Italie, maintes vues croquées à la gouache, des crayons pris dans les divers musées, quelques fleurs rares desséchées avec art et enfin des vers qui n'étaient pas trop fautes et qu'il n'était nullement question de l'or de ses cheveux, non plus que de l'azur de ses yeux, les quels, il faut le dire, étaient les plus beaux du monde. Mais Ophélie arracha le vieux marin à ses réflexions, en le priant de lui dicter le premier couplet de sa chanson. Elle se divertit fort de voir sir Charles, qu'elle avait obligé malicieusement de tenir la plume, ré péter à regret ces sons étranges, comme si chaque syllabe lui eût écorché la bouche. Quand ce fut fini, il présenta l'album à sa cousine, qui s'amusa en épilant les mots l'un après l'autre à lire ce qui suit :

Jeiki, Jeiki, Etchenkoak,
Arghia da zabala ;
Ibassoit mitzaten,
Ziharre-ko trumpea,
Bai etarre Ibarrazeu,
Olandesen tharra.

« Je ne doute pas que cela ne vaille dire de fort belles choses, ajouta-t-elle en riant ; et en attendant que je le sache, permettez-moi, mon cousin, d'admirer ces sons que vous qualifiez de barbares. Mais n'est pas aussi doux qu'une ariette italienne, je l'avoue ; mais il y a je ne sais quelle harmonie heartée et sonore à la fois dans l'alliance de ces mots bizarres qui me donne grand envie d'en connaître le sens. Dès que nous serons à terre, mon cher papa, il faudra faire venir quelque docteur basque, bien versé dans sa langue, pour nous les expliquer. J'en ferai une belle traduction qui ne figurera pas mal sur mon album, à côté de l'original, et cela vaut bien les stanzas dont il est plus que suffisamment pourvu. Mes bonnes amies en riront comme des folles, et miss *Olinda Brigg* en crèvera de dépit, elle qui se vante d'avoir tout vu. Me voyez-vous d'ici, mon papa, lui dire, en passant discrètement le bon feuillet : « Oh ! cela n'est rien, un chère, ce sont des vers dans une langue inconnue. » Incommodement sentez-vous ce que mot aura d'accablant pour elle ? Et que dira M. *Peter Blount*, votre commensal, lui qui est de toutes les académies et prétend connaître tous les poëtes de l'Europe quand je lui montrerai des vers basques ? Il sera aussi ébahi que ce petit *bonze* auquel mon oncle le commodeur s'amusa à faire voir des prières chinoises écrites en langue anglaise, et je lui rirai au nez en lui disant d'un petit air précieusement : « Que voulez-vous ? mon bon monsieur *Blount*, on ne peut pas tout savoir. »

— Vous êtes une petite folle, Ophélie, lui dit son père. Songez plutôt à réveiller lady Lee qui fait mille fois de penser à toutes vos malices, et préparez-vous toutes de dix à desontrer à terre, car nous courons certainement notre dernière bordée, si j'en crois les gestes de ce vieux loup de mer dont l'expérience me paraît valoir beaucoup mieux que les clausons. On ne saurait arriver de meilleure grâce. Je vais m'entendre avec lui sur l'endroit le plus propre au mouillage. Vous, mon cher Charles, allez donner un coup d'œil à la manœuvre et faites armer le *Gig*, sans oublier les cuisiniers pour ces dames. — Voilà certainement une rade en fort mauvais état, ajouta sir George en se parlant à lui-même. Et cependant il n'y faudrait qu'un bon brisé lame pour empêcher le chenal de s'ensabler ; mais ces Français ne pensent à rien. »

Après avoir fait ces réflexions qui sentaient l'homme du métier, sir George engagea avec le vieux pilote un colloque plus animé, dans lequel nous le laissons étaler son savoir et sa science nautique pour suivre miss Ophélie qui venait de réveiller la belle dormeuse, en la baisant au front.

« *My dear mama*, vous me direz les beaux rêves que vous avez faits pendant que nous passions le temps, mon cousin et moi, à nous quereller sur des niaiseries comme deux êtres prosaïques que nous sommes ; mais pour le moment il faut songer à nos affaires. Nous allons, si vous plait, nous concerter ensemble sur les chiffons que vous voulez emporter pour éblouir les naturels de ce pays sauvage. Quant à moi, mon amozone me suffit, car je compte bien passer la moitié de mon temps à cheval. D'ailleurs, je ne sais si le diable colonel *Mac Culloch* aura pu tenir sa promesse et nous procurer un logement convenable. L'imagine que nous n'y serons pas aussi commodément que dans notre appartement de *Blombery Square*. Enfin, on n'a pas ses assés partant, comme dit miss *Brigg*, la grande voyageuse. Qui sait si nous n'aurons pas été obligés de descendre à l'anberge ? »

— J'espère que non, ma chère, répondit lady *Amélia* avec plus de vivacité qu'on n'aurait pu l'attendre d'une personne aussi indolente, le colonel connaît trop bien les convenances pour nous exposer à des désarçonnements de ce genre.

— Ma chère *Amélia*, permettez-moi de me moquer un peu de votre inexpérience. Vous parlez de convenances comme si vous étiez encore dans votre petit salon à faire les honneurs d'un thé. Oh ! que vous avez à faire pour devenir une vraie touriste ! Miss *Brigg* vous dirait en rougissant derrière son éventail, quelle a passé toute une nuit dans une chambre du Tyrol avec quatre hommes ; vous allez vous récrier devant moi telle énormité ? Eh ! bien, ma chère, sa pudeur n'eût pas lieu d'être un seul moment égarée. C'étaient quatre voyageurs qui ne songèrent qu'à boire et qui se trouvèrent heurtés, je vous l'assure, au état de blesser la susceptibilité de ses oreilles autrement que par des ronflements énermiques. Croyez-moi, les gens qu'on rencontre dans ces sortes de lieux sont plus grossiers envers eux-mêmes qu'à l'égard de leurs voisins, dont ils ne se soucient guère. Chacun y vit pour soi ; et quant à moi, bien que je ne sois pas une personne aussi respectable que miss *Brigg*, je n'aurais en à sa place d'autre crainte que celle de ne pouvoir dormir tout à mon aise.

En causant ainsi, les deux dames descendirent sous le pont.

J. LAPRADE.

La suite à un prochain numéro.

Canal du Midi.

Premier article.

Il est assez étrange qu'il n'existe pas une notice moderne et complète de ce merveilleux ouvrage. *L'Histoire du canal du Midi*, publiée en l'an VIII par le général Andréossy, est sans doute un livre estimable, et où l'on trouve tous les détails scientifiques qui peuvent servir à l'intelligence des questions résolues par l'auteur du canal ; mais ce mémoire est trop technique ; il fut d'ailleurs rédigé dans un intérêt de rivalité personnelle, et sa date est déjà ancienne. On peut lire les mêmes observations sur l'article consacré à ce canal dans l'*Encyclopédie*. *L'Histoire du canal du Languedoc*, publiée en 1805 par les héritiers de Riquet, n'est qu'un récrit des vicissitudes par lesquelles dut passer le projet primitif avant d'être complètement exécuté. C'est, à vrai dire, une réponse au pamphlet du général Andréossy. *Le Guide du voyageur sur le canal du Midi*, par M. le comte Georges de Garaman, brochure in-octavo publiée à Toulouse en 1856, est une notice utile, mais introuvable, même chez les libraires de Toulouse, soit qu'elle n'ait pas reçu une publicité suffisante, soit qu'elle n'existe plus dans le commerce.

Nous avons pour lui, en écrivant cette description d'une des merveilles de la France, de remplir cette regrettable lacune. Nous ferons le plus succinctement possible l'histoire, du canal, le tableau technique et pittoresque des ouvrages hydrauliques que sa construction a nécessités ; enfin nous donnerons tous les détails qui peuvent intéresser le voyageur.

Historique. L'idée de joindre l'Océan à la Méditerranée par un canal remonte au règne de François I^{er}. En 1529, deux commissaires du roi furent envoyés à Toulouse pour faire dresser le plan de cette communication artificielle. Mais le projet resta sans exécution, probablement à cause des difficultés qu'il offrait le terrain entre l'Aude et la Garonne. Le problème fut repris sous Henri IV, et il est assez remarquable de voir, dans un rapport du cardinal de Joyeuse au roi, figurer l'idée de faire passer le canal par les pierres de Naurouse, précisément à l'endroit qui, plus tard, fut choisi pour point de partage. Ce rapport est daté du 2 octobre 1598. En 1604, le comte de Montmorency, gouverneur du Languedoc, ordonna de nouveau l'examen des lieux ; mais cette troisième tentative fut encore infructueuse. La question fut remise sur le tapis dans les premières années du règne de Louis XIII, puis en 1617, en 1652, 1655, 1656, et 1650.

Il était réservé à Louis XIV d'être le patron d'une œuvre aussi utile et aussi glorieuse. Pierre-Paul Riquet, seigneur de Bonrepos, rejeton d'une famille noble de Provence, lui le génie qui réclamait une difficile entreprise, Riquet était homme de finance, mais la nature l'avait doté de ce merveilleux esprit d'invention que la science ne donne pas, et qui souvent remplace la science. La situation de sa propriété au pied de la montagne Noire lui avait permis de prendre une connaissance parfaite du terrain. Il avait pu examiner dans tous ses détails ce plateau de Naurouse, devant lequel avaient échoué les combinaisons des plus habiles ingénieurs. Aidé par un simple tonnelier de Revel, nommé Pierre, il avait fait exécuter sous ses yeux plusieurs nivellements et étudié le système des eaux qui arrosent les dernières collines de l'embranchement le plus occidental des Cévennes. Le hasard était venu à son aide ; près des pierres de Naurouse, il avait aperçu une petite fontaine dont les eaux, se bifurquant d'elles-mêmes, coulaient en deux sens opposés. En suivant les ruisseaux bornés par ces deux courants il avait pu aisément s'assurer que l'un coulait vers les affluents de la Méditerranée, l'autre vers ceux de la Garonne ou de l'Océan. Le point de partage était donc trouvé. Pour cela il n'était pas besoin d'être bien savant ; l'observation et une heureuse découverte avaient suffi ; mais c'est souvent ainsi que naissent les grandes œuvres.

Placer les sources du canal dans la montagne Noire, utiliser dans ce but la petite rivière de Sor, qui passe au hameau de Durfort, et la conduire au point de partage, si bien indiqué par la fontaine de la Grave, telle fut la base première de la conception de Riquet.

Sir de lui-même et de la solidité de son projet, Riquet adressa, en 1662, à Colbert un mémoire dans lequel, tout en s'excusant de se mêler d'hydraulique, lui, homme de gabelle, il exposait ses idées sur la possibilité de faire passer par le plateau de Naurouse un canal destiné à joindre les deux mers. Son plan différait de celui qui fut adopté et exécuté ; mais le principe y était posé, et le tracé du canal pouvait se modifier suivant l'examen des localités.

Le génie pratique de Colbert comprit ce qu'il y avait de sérieux et de grand dans les propositions de Riquet. Il approuva vivement le plan de notre homme, et persuada aisément à Louis XIV qu'il était digne de lui de réaliser, dans le midi de la France, la réunion de la Méditerranée et de l'Océan. Par un arrêt du conseil, rendu le 18 janvier 1667, le roi ordonna que l'examen du projet de Riquet fût fait sur les lieux par une commission spéciale. Pendant qu'on s'occupait de former cette commission, Riquet acheta ses nivellements, et faisait jalouer la route que devait suivre son canal. Il avait vu Colbert à Paris, et tout ce qu'il avait dit au grand ministre avait confirmé celui-ci dans l'idée favorable qu'il avait d'abord conçue du plan soumis à son approbation. Le travail de la commission, commencé en novembre 1664, fut terminé en janvier 1665. Un devis et un plan détaillé ayant été dressés, les commissaires n'hésitèrent plus, et déclarèrent l'entreprise réalisable. Mais, ne voulant rien donner aux probabilités, ils exigèrent qu'avant tous travaux définitifs, on fit, à titre d'essai, une rigole de deux pieds de large, qui conduirait les eaux du Sor au point de partage, et de là à Toulouse et à Carcassonne.

La rigole d'essai, creusée aux frais de Riquet, fut terminée au commencement d'octobre 1665. On eut, dès lors, la

preuve de l'exactitude des assertions de Riquet, car les eaux de la montagne Noire, détournées de leur cours naturel, arrivèrent à Naurouse, où elles prirent deux directions opposées, à la grande surprise des commissaires, qui jusque-là doutaient encore.

La démonstration était complète, et Riquet triomphait. Restait l'exécution du canal, la partie pratique. Le soin de cette grande création revenait de droit au financier ingénieux. En octobre 1669, un édit royal ordonna la construction du canal, qu'il érigéait en un lief dont la propriété serait concédée à charge d'entretien. Le 14 du même mois, Riquet est déclaré concessionnaire, pour la somme de 3,560,000 francs, des travaux à exécuter depuis Toulouse jusqu'à Trèbes. D'après les termes de l'adjudication, le gouvernement restait chargé d'indemniser les propriétaires pour leurs terres et les seigneurs pour leurs fiefs. En avril 1667, les premières pierres du bassin de Saint-Ferréol, dont on trouvera plus loin la description, sont posées avec solennité, ainsi que celles de l'écluse d'entrée dans la Garonne. Deux ans après, Riquet soumissionne la branche orientale du canal depuis Trèbes jusqu'à l'étang de Thau, et, le 25 janvier 1669, il obtint l'adjudication pour la somme de 3,852,000 francs, le gouvernement se chargeant toujours des indemnités quelconques. Cette partie du canal est également érigée en lief et accordée à l'adjudicataire pour 200,000 francs. Déjà, le 4 mai 1668, le lief, le droit de péage, et les autres avantages mentionnés dans le premier édit, avaient été concédés à Riquet pour une somme égale. Ainsi Riquet fut chargé de la construction entière du canal et en devint propriétaire pour une somme totale de 4,062,000 francs.

Deux mille ouvriers furent employés à la fois, et les travaux, entrepris sur trois points différents, se réunirent sans qu'on fût obligé de rien changer à la direction du travail. Telle fut l'activité de Riquet et des ingénieurs qui travaillaient sous ses ordres, que la partie comprise entre le point de partage et Toulouse fut terminée au commencement de l'année 1672. En moins de six jours l'eau de la rigole remplit toute cette branche du canal, et immédiatement quatre des plus grandes barques de la Garonne remontèrent à Naurouse et revinrent chargées de marchandises, aux applaudissements de toutes les populations riveraines. Un service de navigation fut établi entre les deux points extrêmes. L'autre partie du canal offrait beaucoup plus de difficultés ; elle ne put, en conséquence, être livrée au public qu'au printemps de l'année 1681. Le 15 mai, les commissaires du roi s'embarquèrent à l'embouchure de la Garonne et se rendirent à Béziers, conduisant avec eux vingt-trois barques chargées de marchandises destinées à la foire de Beaucaire. L'œuvre était donc complète ; l'Océan donna la main à la Méditerranée, et des contrées, condamnées à languir dans l'isolement, allaient recevoir le mouvement et la vie. Ce magnifique résultat eût dû à un homme étranger aux sciences, et qu'une heureuse inspiration avait seule guidé dans la voie vainement cherchée par les gens du métier. Ainsi procéda le génie ; il trouve, il invente ; par sa seule puissance, il fait ce que la science seule ne peut faire, et il a besoin d'elle que pour rendre plus facilement réalisables les grandes choses qu'il a conçues. Que Riquet, pour la partie technique de son entreprise, pour les détails d'application, ait eu recours à des ingénieurs, c'est ce que personne ne contestera. Errer sur ces mathématiques, à l'hydraulique, en un mot à toutes les connaissances spéciales de l'ingénieur, il ne pouvait y suppléer par les seules ressources de son esprit. Mais ici les hommes de science furent les instruments subalternes. La gloire de ce grand travail appartient réellement à Riquet, c'est-à-dire à celui qui indiqua la vraie source du canal, en trouva le point de partage, en fit le tracé, et présida à la construction du gigantesque monument dont il avait conçu la pensée.

Il ne fut pas donné à Riquet de jouir de sa gloire et des fruits de ses nobles labours. Il mourut le 1^{er} octobre 1680. Son fils lui mit la dernière main aux travaux, et le canal put être livré à la navigation six mois après la mort de l'homme illustre dont il était l'ouvrage.

Quelques travaux d'art furent, par la suite, ajoutés à ceux qui existaient dès le principe ; Vauban lui-même coopéra à ces travaux d'amélioration ; mais ce furent de simples détails destinés à perfectionner l'œuvre de Riquet.

Il y a quelques années, une statue a été érigée en l'honneur de Riquet dans la ville de Béziers, hommage tardif rendu par la France à un homme qu'elle compte au nombre de ses plus illustres enfants.

Nous allons maintenant entrer dans la description des sources du canal et des travaux d'art exécutés pour faire arriver les eaux au lieu de partage. C'est la partie la plus intéressante et la plus curieuse de notre examen.

Prise d'eau du Sor. — Rigole de la plaine. — Après une étude exacte du système hydraulique de cette partie du Languedoc, l'auteur du canal du Midi fut conduit, comme on le va, à prendre la montagne Noire pour base de son œuvre. En effet, cette chaîne, au point où elle se termine, c'est-à-dire près des petites villes de Sorèze et de Revel, a plusieurs versants et offre, dans un rayon assez court, les sources d'un grand nombre de torrents. La nature semblait donc ici avoir tracé la voie à la science. La montagne Noire fut choisie pour devenir le château d'eau destiné à alimenter le canal.

La montagne Noire est une des branches de la chaîne du Vivarais, dans la direction de l'ouest. C'est un curieux échantillon de ces soulèvements qui ont bouleversés la surface du monde primitif. Des collines abruptes ou arrondies, les uns couronnés d'îpaves forêts, les autres hérissées de rochers aux formes bizarres, constituent un système de montagnes, célèbre dans les guerres religieuses et politiques, qui ont si longtemps ensanglanté le midi de la France. Des gorges profondes, des ravins pittoresques, des torrents qui roulent avec bruit leurs eaux pures et rapides, des vallons verdoyants, dominés par des masses granitiques suspen-

dues aux flancs des coteaux, des usines avec leurs ponts aériens, des ruines de forteresses féodales sur les mamelons les plus escarpés, des hameaux perdus au milieu des bois, et dont les habitants reçoivent fréquemment la visite des loups, voilà ce que le voyageur remarque dans ces petites Alpes languedociennes. Le granit commun, vulgairement appelé *granit à gros grain*, se trouve partout dans la montagne Noire; il en est la base unique. Ce granit offre dans ses saillies extérieures des formes variées et singulières; on y rencontre souvent des veines et des blocs de quartz, produits de formation postérieure. Dans les environs de Lampy il se présente en tables vastes, mais peu épaisses. Dans l'espace situé entre Saissac et le hameau des Campmazes, il apparaît en blocs nombreux, approchant presque tous de la forme ronde ou ovoïde. Du côté d'Alzau, dans la forêt qui entoure la prise d'eau, il surgit çà et là en masses monstrueuses généralement arrondies.

C'est au pied de la montagne Noire, à peu près sur la limite des départements de la Haute-Garonne et du Tarn, et près du grand réservoir du canal, qu'est située la petite ville de Sorèze, longtemps célèbre par son collège, qui, sous la direction des frères Ferlus, a donné à la France une foule d'ingénieurs éminents, de brillants officiers et d'illustrations scientifiques.

Nous recommandons particulièrement aux touristes qui iraient visiter la montagne Noire, de ne pas oublier dans leurs courses la grotte du Caliel, toute voisine de Sorèze. Cette immense excavation occupe tout l'intérieur de la montagne dite du *Causse*. On y pénètre par un trou, ou plutôt par un gouffre profond. La caverne est sillonnée de ruisseaux, traversée dans toutes les directions par des galeries et des ravins. On y trouve des salles immenses, des voûtes élevées, d'énormes rochers aux formes fantastiques. Les parois sont presque partout tapissées de stalactites. Ces cristallisations, tantôt blanches, tantôt d'un jaune de soufre, affectent les formes les plus variées: ici ce sont des auiels, des berceaux, des corniches; là des entablements, des jeux d'orgue, des guirlandes; plus loin des croix, de longs cierges, des franges gracieuses. Mais ce qui excite surtout l'admiration du visiteur, c'est une colonne de cristal qui s'élève dans une des plus vastes salles, et dont le péristyle, régulièrement cannelé, est aujourd'hui séparé du fût par un intervalle de plusieurs centimètres, sans que les parties divisées aient dévié de leur position primitive. Rien de plus magnifique que l'aspect de cette colonne, au sommet de laquelle pendent, en élégants festons, mille stalactites éblouissantes.

On voit que la montagne Noire offre plus d'un attrait aux géologues et aux touristes.

La topographie et le système des eaux de cette chaîne désignent les deux rivières de Sor et de Laudot au choix de l'auteur du canal. Mais ces deux cours d'eau ne pouvaient être utilisés qu'autant qu'on leur croiserait un lit artificiel pour leur donner la direction convenable. Le Sor, qui prend sa source dans la montagne et qui passe au pied de la vieille tour de Roquefort, fut pris à l'endroit où il débouche dans la plaine du côté du nord. Là, une chaussée, construite près du moulin de Pont-Crouzet, fit entrer ses eaux dans une rigole dite *rigole de la Plaine*.

Ce petit canal, large d'environ trois mètres, suit la base de la montagne en se soutenant vers le bas, et se rend vers le sud au point de partage, pour se perdre dans le grand canal.

Rigole de la Montagne. — Prise d'eau d'Alzau. — Une autre rigole fut creusée dans la montagne même, au sommet des contre-forts qui séparent les unes des autres les rivières du côté sud. Les ruisseaux d'Alzau, Lampy, Bernas-sonne, etc., furent barrés par des chaussées accompagnées presque toutes d'épanchoirs à fond destinés à rejeter les eaux superflues dans les lits de ces torrents. Le canal de dérivation qui réunit ces différentes rivières, et qui fut appelé *rigole de la Montagne*, a 5 mètres 217 millimètres de large et environ 1 mètre d'eau en profondeur. Son développement en longueur dépasse 50 kilomètres. Presque partout il est creusé dans le granit ou dans la couche de terre assez mince qui le recouvre. Il est en général à fleur de terrain et suit le contour des parties élevées. Toutefois, dans certains endroits, il a fallu le faire passer à plusieurs mètres de profondeur dans le roc.

Alzau est la tête de ce système hydraulique. C'est là que est la prise d'eau. Dans la forêt de Ramondens, au cœur

même de la montagne Noire et dans le site le plus sauvage, on voit un monument de granit entouré d'arbres séculaires et apparaissant au loin comme la borne qui marque l'ori-



Canal du Midi. — P. P. Riquet de l'Europe.

gine d'un travail dont s'honore l'génie humain. Ce sont les colonnes d'Hercule de la science dans la montagne



Canal du Midi. — Riquet exposant son projet aux commissaires du roi et des États.

Noire. Là le torrent d'Alzau est détourné et conduit dans la rigole de la Montagne. Si vous approchez du monument,

« Louis XIV régnant, Colbert étant son ministre, ici, l'an 1663, P. P. Riquet s'empare des eaux de la montagne Noire, les conduit à Naurouse et réunit le grand problème de la jonction des deux mers. L'an 1666, seul, il ose entreprendre ce grand ouvrage et réjouit du succès; l'an 1681, des barques chargées passent de l'Océan à la Méditerranée;

« A la mémoire de Pierre-Paul Riquet, baron de Berrepos, « hommage de respect, d'admiration et de reconnaissance « de M. de Riquet, duc de Caraman, pair de France, lieutenant général des armées du roi, chevalier de ses ordres, « ancien ambassadeur. — 1857. »

La face postérieure du bloc de granit offre une autre inscription qui rappelle les dates les plus mémorables de l'histoire du canal du Midi.

On ne trouve absolument à Alzau que la maison du garde et la belle forge de M. de Pujol, adossée à une partie de la forêt et assise sur le torrent qui, à quelques pas de là, va donner naissance à la rigole. Ce torrent, comme tous ceux qui sillonnent la montagne Noire, est encombré de blocs de granit monstrueux, semés au milieu de son lit dans le plus étrange désordre.

L'administration du canal a l'intention d'établir à Alzau un barrage véritable, accompagné de quelques ouvrages qui donneront à l'ensemble un aspect monumental.

Peu de voyageurs visitent Alzau; pourtant les bêtes du chemin portent, jusqu'à plus d'une lieue de distance, des noms qui rappellent le passage de quelques curieux.

Pour quitter la prise d'eau, il n'existe pas d'autre route que celle qui longe la rigole de la Montagne dans tout son développement. Le canal serpente au milieu d'une sombre forêt. A gauche, le regard plonge avec effort dans des précipices dont le fond échappe à la vue; à droite s'élève brusquement la montagne qui, de distance en distance, est la prise d'eau d'énormes masses de granit montrant leur tête chauve et grêlée. Le bois de Ramondens couvre la cime de la montagne et les flancs des précipices. Des arbres gigantesques et de la plus fière encochure ombragent la rigole et la route dans toute leur étendue.

Parmi ces arbres on remarque des chênes et des hêtres qui atteignent à des proportions colossales et dont les branches s'entrelacent pour former une voûte protectrice au-dessus du chemin. La majesté de ces rois de la forêt, l'ombre épaisse que projette ce dôme de feuillage, la limpidité des eaux de la rigole, le murmure qu'elles font entendre en roulant rapidement sur des cailloux polis ou sur un sable fin, les mille sinuosités de la route, nivelée sur la rigole et entretenue avec un soin admirable, le silence du bois solitaire, les maussades gardes qui, à de rares intervalles, se détachent, blanches et coquettes, sur le vert sombre du tableau, tout contribue à donner à cette route un merveilleux caractère de pittoresque, de grandeur, d'originalité, de beauté régulière et de sauvagerie. La forêt s'étend à une distance considérable. On vous a dit qu'elle n'avait pas moins de 28 à 50 kilomètres de circuit. Quelquefois les arbres de haute futaie font place à des taillis touffus, retraite des renards et des loups. Alors le regard, affranchi de tout obstacle, découvre tout à coup la chaîne des Pyrénées dans presque toute son étendue. Souvent une ligne de nuages blancs cache le pied de ces montagnes dans toute la longueur que l'œil du voyageur peut embrasser, tandis que, par un heureux contraste, la cime se détache, brune et hardiment découpée, au-dessus de cette écharpe floconneuse, dont les plus capricieux font, de loin, l'effet d'une ondoyante ceinture de neige. A mesure que le soleil s'élève sur l'horizon, les brumes montent et dégageant le pied de la chaîne. On peut les suivre dans leur lente ascension jusqu'au moment où elles couronnent les plateaux supérieurs d'un étincelant diamant, pour aller, bientôt après, se formuler dans l'atmosphère en nuages flottants. Entre le ruisseau des Pyrénées et les montagnes sur le sommet desquelles serpente la rigole, s'étend l'immense plaine de Carcassonne, si fertile et si variée. Le tableau est complet; il est difficile d'en imaginer un plus saisissant, plus digne du pinceau d'un artiste. En présence de ces grandes scènes de la nature, au milieu de cette forêt, à travers laquelle le génie suit frayer une voie à l'industrie et au travail, il est impossible de se défendre d'une émotion profonde. Tandis que l'immagination s'exalte à l'aspect du magnifique paysage qui se déploie sous les regards, la vue de ce canal aux mille re-



Canal du Midi. — Le collège de Sorèze.

vous verrez, par l'inscription qui le couvre, qu'il a été élevé en l'honneur de Riquet. Voici cette inscription, que nous avons copiée sur les lieux mêmes :

de se défendre d'une émotion profonde. Tandis que l'immagination s'exalte à l'aspect du magnifique paysage qui se déploie sous les regards, la vue de ce canal aux mille re-

plis, qui ondule au flanc des blocs de granit, excite dans l'esprit une admiration qui va bientôt jusqu'à l'enthousiasme. « Ce pays, s'écrie un voyageur du siècle dernier (1), porte l'empreinte du génie de l'auteur du canal, et l'on n'y peut faire un pas sans tressaillir et admirer. Ici l'observateur se trouve placé, pour ainsi dire, devant l'origine et la cause du canal du Languedoc; il en découvre le mécanisme, il en tient la clef. Le projet de l'ingénieur de ce grand ouvrage s'explique ici bien plus aisément qu'il ne se conçoit, et la simplicité des moyens l'emporte encore sur la hardiesse de l'entreprise. Ailleurs cet ouvrage semble un effort de l'art qui contraindrait la nature; ici l'art la surpasse en ne faisant que l'imiter. Une rigole étroite et tortueuse, deux lacs de médiocre grandeur, tels sont les moyens simples et savants qui servent à former et à maintenir, de l'un à l'autre mer, une rivière factice, dont les eaux, retenues et comme suspendues à volonté, ne peuvent jamais tromper l'attente du commerçant, ni détruire l'espoir du cultivateur. »

Bassin de Lampy. — Après un développement de 15,721

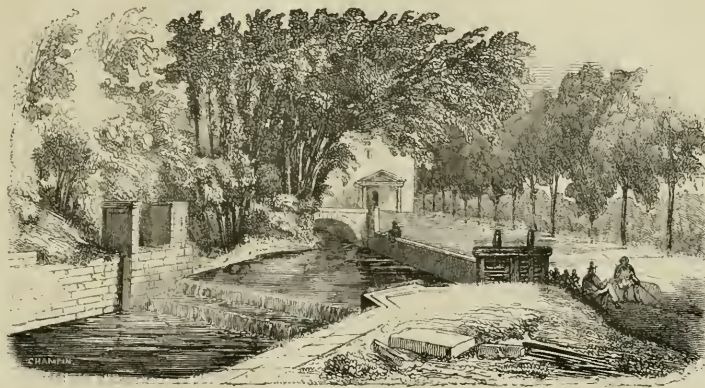
(1) Rebout, qui a écrit un voyage dans la montagne Noire, en septembre et octobre 1786, ouvrage cité avec éloge par le savant Ramouid dans son *Voyage aux Pyrénées*.

mètres, le chemin de la rigole vous conduit au bassin de Lampy. Ce réservoir fut construit dans le but d'alimenter le canal de Narbonne, qui n'est qu'un embranchement du canal

nier endroit fut, ainsi qu'on le verra tout à l'heure, jugé suffisant. Le bassin de Lampy est à celui de Saint-Ferréol dans le rapport de un à trois.

Une allée parfaitement sablée mène à la maison du garde. De la terrasse qui précède celle-ci, la vue embrasse la belle nappe du réservoir et ses rives couvertes d'ombrages frais. Au premier coup d'œil, on reconnaît que le problème à résoudre était de retenir les eaux dans cette partie du vallon, et de les diriger ensuite vers la rigole. La solution fut simple et décisive: on établit, en l'appuyant sur les rochers qui resserrent le vallon, une digue de barrage longue de 116 mètres 904 millimètres à son couronnement, et de 68 mètres 194 millimètres à sa base. On donna à cet ouvrage 16 mètres 256 millimètres de hauteur, et l'on contourna parement extérieur par des contre-forts en maçonnerie.

La manœuvre des eaux fut rendue facile par les dispositions suivantes: on divisa la hauteur de 16 mètres 256 millimètres en quatre parties de 4 mètres 221 millimètres chacune. A ces intervalles on pratiqua des vannes de 974 millimètres de hauteur sur une largeur égale, disposées en sautoir les unes au-dessus des autres. Ces pertuis furent fermés avec des vannes. Puis on divisa le parement intérieur de la chaussée



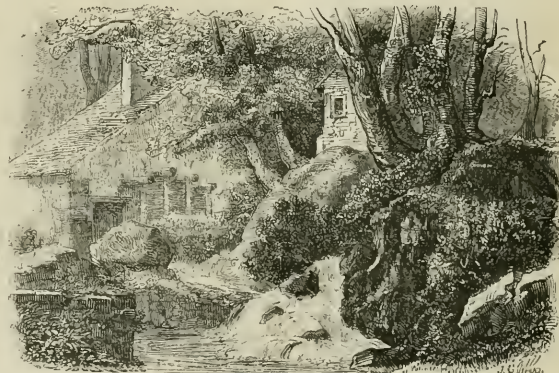
Canal du Midi. — Prise d'eau du Sor à Footcrozet.

du Midi. Il avait été projeté, dans le principe, pour subvenir aux besoins du grand canal; mais l'emplacement de Saint-Ferréol fut préféré, et le bassin construit dans ce der-

mètres de hauteur sur une largeur égale, disposées en sautoir les unes au-dessus des autres. Ces pertuis furent fermés avec des vannes. Puis on divisa le parement intérieur de la chaussée



Canal du Midi. — Monument élevé à Riquet dans la montagne Noire, par Louis XV.



Canal du Midi. — Prise d'eau à Auzan, près des forges de M. de Pujol.

sée en retraite de 4 mètres 298 millimètres de largeur, contenant des escaliers par lesquels on pût descendre jusqu'aux vannes pour les lever plus aisément. On pratiqua quatre re-

traites semblables, et comme le talus du parement intérieur est de 27 millimètres pour 524 millimètres (1 pouce pour pied), l'épaisseur de la chaussée à son sommet se trouva réduite à 5 mètres 263 millimètres. Cette chaussée contient, en somme, 11,854 mètres 560 millimètres cubes de maçonnerie.

Ce barrage est remarquable par la hardiesse et la beauté de la construction. Il laisse peut-être à désirer sous le rapport de la solidité. Pour empêcher les infiltrations à travers la maçonnerie, il aurait fallu faire un terrassement en terre glaise entre les deux murs, tandis qu'on s'est borné à la maçonnerie de moellon à bain de mortier. On s'aperçut, mais trop tard, de cette faute, et on chercha à la réparer. Voici par quel moyen ingénieux on espérait y parvenir: partant de cette donnée, que l'eau déposée à la rencontre de tout obstacle, on jeta devant le parement intérieur une grande quantité de chaux éteinte. Cette chaux, délayée par l'eau du réservoir, fut entraînée, déposée dans les interstices de la maçonnerie, et lentement conduite jusqu'à la surface du parement extérieur; la, s'emparant du gaz acide carbonique répandu dans l'atmosphère, elle forma une couche de pierre calcaire revê-

tuée. Le mur extérieur se trouva ainsi tapissé d'une matière parfaitement blanche, qui, de loin, à travers le feuillage des arbres plantés dans la partie libre du vallon, produisait un

effet original. On renouvela plusieurs fois l'opération, et, les interstices étant bouchés, les infiltrations cessèrent. Cependant, en considérant l'état actuel de ce parement extérieur, on reconnaît facilement que l'infiltration a recommencé; le revêtement de chaux est effacé en beaucoup d'endroits, et le mur, sans être dégradé, annonce un désordre intérieur qui pourra, nous le craignons, amener de fâcheuses conséquences. On doute, d'ailleurs, aujourd'hui que la couche blanche dont le mur extérieur est revêtu soit produite par l'introduction de la chaux à travers les interstices des pierres. On croit plutôt qu'elle est le résultat d'une exsudation de la partie calcaire du mortier employé en très-grande quantité dans la maçonnerie. Ce qui donne à cette opinion un certain degré de probabilité, c'est qu'on a constaté que dans quelques parties de l'édifice le mortier primitif ne se compose plus que de sable, et a perdu sa partie calcaire. Malgré cette dégradation, les réparations faites de temps en temps à cette digue, ont, jusqu'à ce moment, suffi au maintien du mur.

Le bassin de Lampy contient 5,698,290 mètres cubes d'eau. Il est alimenté par la rivière de Lampy et le ruisseau nommé *Lampillon*. On le vide en une dizaine de jours. Mais il paraît qu'on n'a pas souvent besoin des eaux de ce réservoir, car on ne le met que rarement à sec. Durant l'hiver de 1845 à 1846, il a été vidé; ce qui n'avait pas eu lieu depuis trois ans.

Les eaux du bassin sont d'une pureté et d'une transpa-



Canal du Midi. — Aspect du canal et d'une maison de garde.

rence admirables. Leur température, en été, n'est pas aussi froide qu'on le croirait en considérant la proximité des sources d'eau de roche qui alimentent ce vaste magasin. Son eau y somme sans être agitée pendant plusieurs jours de pluie, et on en a vu souvent l'eau tout aussi agréable, et infiniment plus limpide que celle de la Seine. Quinze mètres sont le maximum de la profondeur.

Les rives du réservoir se découpent en petites anses parfaitement ombragées. Elles sont couvertes de bouquets de chêne et d'ormeau, à travers lesquels ondulent des allées habilement dessinées pour le coup d'œil. L'ensemble est infiniment gracieux et rappelle les plus jolis lacs de l'Italie. Mais les environs sont d'une tristesse horrible; c'est un vrai désert, une thébaïde monotone et désolante. Partout la montagne montre ses épaules nues, décharnées et lachées de roches noires. Ça et là seulement, quelques touffes de fougère et de bruyère attestent par leur présence que toute végétation n'est pas interdite à ces sauvages retraites.

A 907 mètres au-dessous est situé le vieux Lampy, bassin de passage, qui reçoit les eaux du Lampy neuf, lesquels se joignent ici à celles de la rigole d'Alzau, dont nous avons parlé. Le bassin du vieux Lampy est en grande partie comblé par des attérissements et l'accumulation des plantes aquatiques. Mais on le laisse dans cet état, parce qu'il suffit à sa destination, qui est de conduire et de régler les eaux du réservoir voisin dans leur distribution au travers de la rigole.

Ne quittons pas Lampy sans dire que le plan de ce beau bassin est dû à l'ingénieur en chef Gatipuy, homme d'un rare mérite, et que Toulouse est lière d'avoir vu naître dans ses murs.

Continuation de la rigole de la Montagne. Epanchoir du Conquet. Percée des Campzannes. — La rigole, après avoir touché au vieux Lampy, reprend sa course, toujours tortueuse, toujours ombragée, mais désormais privée de la sombre verdure de la forêt. On ne saurait imaginer rien de plus agréable qu'une promenade par ce chemin. Il semble qu'il suive une longue allée dans un parc royal. Sur toute autre route, on s'ennuierait singulièrement de ces mille détours, de ces zig-zags sans nombre; mais ici, sur cette voie plane et régulière, à côté de cette eau murmurante, sous cette voûte de feuillage, qui arrête les rayons brûlants du soleil méridional, il est impossible d'éprouver d'autre sentiment que celui d'un plaisir intime joint à une vive admiration.

Arrivée à l'épanchoir du Conquet, où elle se précipite dans le Sor, l'eau de la rigole entre dans un canal récemment maçonné, pavé en briques, et revêtu de béton. Ces travaux ont été nécessaires par la nature du terrain que parcourt la rigole dans cet espace. Au Plot de la Jasse, le chemin cesse pour se confondre avec la grande route de Toulouse à Carcassonne. Le canal de dérivation se dirige alors vers la montagne des Campzannes. Là il a fallu faire une tranchée et un tunnel. Le total de la percée est de 255 mètres 700 millimètres, dont une partie à ciel ouvert; le tunnel a 122 mètres 70 centimètres de long sur 2 mètres 922 millimètres de diamètre. Après avoir coulé sous cette voûte, œuvre de Vauban, l'eau de la rigole tombe, à la distance de quelques pas, dans le lit du Laudot, en formant une cascade de 8 mètres 118 millimètres. De là, elle suit le fond du vallou jusqu'au bassin de Saint-Ferréol, qui n'est qu'à 6 kilomètres du hameau des Campzannes.

En résumant les différentes distances que nous venons de franchir, on trouve, pour la longueur totale de la rigole de la montagne, depuis la prise d'eau d'Alzau jusqu'au réservoir de Saint-Ferréol, 51,616 mètres (près de 8 lieues). Si l'on compare, d'un côté, ce grand développement; d'une autre, à la nature de la contrée, on voit qu'il fallait tout au contraire, on se fera une idée des difficultés qu'à du vaincre l'auteur du canal du Midi pour mener à bonne fin ce merveilleux ouvrage.

Bulletin bibliographique.

La Phrénologie, le Geste et la Physionomie, démontrés par 120 portraits, sujets et compositions, gravés sur acier. Texte et dessins par M. II. BRUYÈRES, peintre, beau-fils du docteur SPURZHEIM. 4 vol. grand in-8. — Paris, 1847. Aubert, 50 fr.

La phrénologie est une science bien jeune encore, car sa naissance en remonté qu'à l'année 1808; mais depuis qu'elle existe, on la voit tous les jours prendre un grand développement; d'une autre, à la nature de la contrée, on voit qu'il fallait tout au contraire, on se fera une idée des difficultés qu'à du vaincre l'auteur du canal du Midi pour mener à bonne fin ce merveilleux ouvrage.

Cet ouvrage n'est pas précisément un traité scientifique; il s'adresse plutôt aux hommes du monde qu'aux savants et aux hommes d'étude. M. Bruyères n'a pas la prétention d'établir les bases de la science, d'en discuter les preuves, d'en analyser et d'en combattre toutes les objections; il se borne à ce point que la phrénologie est une science établie; il la regarde même comme arrivée à l'état de perfection. Ici, il a voulu seulement étendre le cercle des personnes auxquelles elle pouvait être expliquée et démontrée, de manière à les intéresser comme étude, et à les convaincre de la possibilité et de l'utilité de ses applications dans la vie et au milieu du monde. Ce qui l'a surtout conduit à entreprendre un pareil travail, c'est qu'il a trouvé que les livres publiés jusqu'à présent ne contenaient pas en assez grande quantité les dessins destinés à montrer avec évidence

les différentes formes de têtes qui résultent du développement intégral des organes du cerveau; car pour se mettre en état de pouvoir faire des observations phrénologiques exactes, il faut avoir bien appris à saisir les différentes conformations de la tête. Aussi M. Bruyères a-t-il beaucoup multiplié les exemples pour faciliter et pour rendre plus exactes et plus sûres ses observations; à tous les principes et aux divers applications de la phrénologie par l'excellent docteur Spurzheim, qui avait épousé sa mère quand j'avais dix-sept ans, j'ai pu, dans les cours d'une infinité de quatorze années, assister à la composition de plusieurs de ses ouvrages, recueillir ses pensées, écouter le développement de ses vues philosophiques, et puis, dans l'examen de sa nombreuse collection, en conviction de la vérité de sa doctrine, que je voudrais transmettre à d'autres. Entraîné par une vocation prononcée vers l'étude et la pratique des beaux-arts, et depuis bien des années, uniquement occupé de dessin et de peinture, il m'est facile de joindre mes études et mes facultés d'artiste à la phrénologie, comme un complément, et c'est à ce double titre que j'ai eu le plaisir d'entreprendre la publication d'une *phrénologie illustrée*.

Une courte introduction, dont nous n'avons rien à dire, précède le chapitre I^{er}, consacré au classement des facultés, tel que l'a proposé le docteur Spurzheim. Le chapitre II traite des *Tempéraments*; le chapitre III, intitulé *Définitions des facultés*, le plus long de l'ouvrage, il a deux cent dix pages, en est aussi le plus intéressant. Passant successivement en revue toutes les facultés classées dans le chapitre I^{er}, M. Bruyères les définit et les illustre. Les portraits qui servent d'exemples pour le développement de chaque faculté ont été choisis parmi ceux qui ont paru à M. Bruyères présenter le plus d'autenticité. Tous les bustes sont de son ouvrage, et ils ont été gravés par M. Dumoulié; ils ont été élargis sur des empreintes faites au daguerrétype et gravés sous la direction de M. Bruyères avec la plus scrupuleuse exactitude.

Après avoir successivement expliqué quelle est la nature phrénologique, de chacune des facultés admises par la phrénologie, et déterminées les fonctions attribuées à chaque organe du cerveau, M. Bruyères étudie la *position relative des organes*; c'est le sujet du chapitre IV, fort court de reste. Puis, dans le chapitre V, il expose la *méthode pour l'application de la phrénologie à l'étude du caractère individuel*; et, dans le chapitre VI, abordant franchement les *difficultés des observations phrénologiques*, il indique les moyens de les surmonter.

Dans les chapitres suivants, M. Bruyères étudie les *modèles d'action des facultés*, et nous apprend ce que les phrénologistes pensent de l'attention, de la perception, de la conception, de l'imagination, de la mémoire, du jugement, du bon sens, de la pénétration, de la volonté, des rêves, de l'habitude; il nous fait connaître les *combinaisons des facultés*; il montre que les *organes, les parties du cerveau, les comparateurs*, sont les producteurs de quelques-unes de ces combinaisons. Prenons les poètes pour exemple :

« Les poètes, dit M. Bruyères, sont soumis aux mêmes lois de l'organisation que les orateurs. La nature poétique est déjà un composé. La phrénologie l'appelle poètes que les hommes auxquels la faculté de l'imagination, combinée avec la faculté du temps, d'où provient le sentiment du rythme, et l'idéalité qui dirige le beau et recherche la perfection, donne cette tendance particulière à s'exprimer en vers. Chaque faculté dominante colore la poésie et lui donne une tendance caractéristique. L'amativité nous fait idéalité, à l'allégorisation et à la merveilleosité, inspire les épiques et les romans. L'émotivité nous fait le drame et la villosité domine, la poésie prend une couleur singulière; l'imagination poétique dirige son essor vers des mondes inconnus; elle crée des fables fantastiques, des événements mystérieux; c'est la poésie d'Oséian, quand les inspirations de la combativité et de destructivité s'y ajoutent; les chants des bardes viennent à la même source, ainsi que les poèmes d'Orion, de Dante, le Tasse et l'Arioste avaient en commun une très-forte merveilleosité; mais le premier avait une combativité, une destructivité et une secretivité prononcées; le second, plus tendre, plus sensible, avait les sentiments de la vénération, de la bienveillance, de la concupiscentivité, de l'espérance et de l'approbation; le troisième, sans doute l'émotivité et l'amativité existant avec quelque énergie. L'Artiste manifeste un rare ascendant de facultés; la grâce et la gaieté brillent dans son poème à côté de l'énergie; sa peinture des passions, et se mêlent à l'expressivité des plus aimables sentiments et la raison la plus éclairée. La multitude des aventures indique une prodigieuse facilité d'imagination, et l'échec de ses descriptions annonce une belle proportion de facultés perceptives. »

Le chapitre XV, auquel nous sommes arrivés, a pour titre : *Langage naturel ou mimique, études sur l'expression*. De la phrénologie, M. Bruyères passe à la pathognomonie, c'est-à-dire l'observation des signes du mouvement sous l'influence des émotions intérieures, et la science la plus positive, dit-il, après l'étude phrénologique, puisque ces signes sont naturels et constants. Pour démontrer l'exactitude de ce qui existe entre le mouvement et l'attitude de la tête et la position des organes dont les facultés sont actives, il met sous les yeux de ses lecteurs une série de sujets et de compositions où les facultés innées sont passées en revue.

Phisic, humeur, matérialisme, fatalisme, liberté, morale, morale naturelle, telles sont les questions que M. Bruyères se pose et résout, phrénologiquement parlant. Dans ses chapitres XVI, XVII, XVIII, XIX et XX. Les chapitres XXI, XXII et XXIII sont encore plus lus et plus étudiés, car ils traitent de l'*application de la phrénologie à l'éducation, à la législation, à la domesticité*. Il y a peu de indications contenues dans le dernier de ces chapitres. M. Bruyères termine ses études à l'application des principes phrénologiques. Grâce à lui, à supposer que ses indications soient exactes, on sera sûr désormais, rien qu'en tâtant leur crâne, d'avoir d'excellents domestiques, parfaitement propres à un service spécial dont ils sont chargés. Quel service rend à l'humanité!

L'étude phrénologique développée dans le chapitre XXIV, consiste à penser qu'il serait inutile de vouloir classer les belles organisations, de relever peu à peu la race humaine de la dégradation où elle est tombée en grande partie, et de retenir dans sa pureté primitive le type dugal dépend toute la perfection dont l'espèce humaine est susceptible. Toutefois, bien qu'il croie à sa réalisation, dans de certaines limites, de cette utopie, M. Bruyères reconnaît que l'homme n'est qu'un homme, à sa constitution physique, à son organisation, d'où dépend sa nature morale et intellectuelle, la perfection prise en considération généralement. En outre, après avoir considéré le monde tel qu'il est, il constate que, en présence de toutes les influences physiques et morales qui agissent sur les individus et modifient si profondément leur organisation, la phrénologie est obligée de convenir qu'il n'existe aucun moyen pratique, général et efficace pour remédier à la déféction fréquente des organes. Par conséquent, elle ne peut promettre ni espérer dans l'avenir une

amélioration certaine de l'état moral des hommes, puisqu'elle ne peut disposer à son gré des conditions physiques qui pourraient avec le temps rétablir le type primitif, et c'est, en fait, ce qui est le plus difficile à faire, à moins de se demander quelle est l'*utilité de la phrénologie*? Nous éprouvons un regret encore plus vil de ne pas pouvoir citer ici ses conclusions, si nous n'osions pas dire que son livre obtient un véritable succès de vogue. Sans aucun doute, tous ses lecteurs ne partageront pas toutes les opinions de M. Bruyères; mais les plus contestables elles-mêmes excitent un vil intérêt et feront naître d'utiles réflexions. M. Bruyères a raison d'être certain que ceux qui étudieront la phrénologie trouveront dans cette étude un plaisir en proportion avec l'intérêt qu'ils pourront y attacher à la connaissance du plus important secret de la nature.

Deux notices biographiques du docteur Gall et du docteur Spurzheim terminent et complètent ce beau et instructif volume, où M. Bruyères s'est montré tout à la fois artiste, savant, écrivain.

L'écriture de la baïonnette, ou école du fantassin pour le maniement du fusil comme arme blanche, par POSSÉLIER DIT GOMARD, professeur d'escrime. — Paris, 1847 (ne se vend pas).

On sait combien de brillantes victoires la France a dues à la baïonnette; armée d'invention française et si bien appropriée au courage impétueux de nos soldats; aussi a-t-on vu les puissances voisines de la France, celles que le contact des territoires et le prochain antagonisme des intérêts nous opposent le plus souvent, chercher à balayer de la baïonnette naturelle pour ainsi dire, que la baïonnette nous donne, en imposant à leurs troupes un continuel exercice de cette arme neutrière et en encourageant les études théoriques et pratiques faites pour créer cette escrime.

Depuis longtemps déjà, en Allemagne, les soldats recevaient même un enseignement spécial à cet égard; mais l'Allemagne s'en est tenu, et, jugeant qu'il fallait donner, par exemple, pour nos régiments du donner, s'est occupé de propager dans les régiments l'étude de la baïonnette.

Mais cet exercice a besoin, comme tous les autres, d'être aidé par une méthode régulière; car la théorie d'étude toujours la pratique; cependant il n'existait guère en France d'un livre solide sur l'usage de l'instruction pour nos régiments de baïonnette, en 1845. Cette instruction, évidemment insuffisante, menaçait, comme tout ce qui est provisoire, de n'être pas complète, lorsque M. Gomard a entrepris de combler cette lacune en publiant, sous le titre transcrit en tête de cet article, un volume avec cette épigraphe, qui est la raison du livre :

« En mettant une baïonnette au bout du fusil, on a fait une arme blanche, et l'on doit aussi l'instruction nécessaire pour s'en servir comme telle. »

Ancien professeur d'escrime des mousquetaires gris, des pages du roi, de l'école polytechnique, M. Gomard offre en garantie toute une vie passée dans l'étude des armes blanches et de la profession; son ouvrage nous a paru répondre à ce que nous promettaient ses précédés. Les leçons que donne M. Gomard sont habilement graduées, elles sont en outre claires, et l'interrogation en est encore facilitée par trente-six planches lithographées, dues au crayon de M. Alfred Decheny; peut-être édité elle préférable qu'à lui être rejetées à la fin du volume elles fussent intégrales dans le texte.

Bien que le mérite d'une théorie de ce genre ne puisse être parfaitement démontré que par un long exercice, nous croyons cependant, après un examen sérieux et suivies leçons de M. Gomard, pouvoir prédire à sa méthode le succès d'utilité qu'il en attend.

Le reste est important sujet est de nature à ce que l'Etat s'en occupe, et nous espérons que M. le ministre de la guerre fera bon accueil à l'ouvrage et le mettra à même de démontrer le mérite de son travail en faisant faire, dans les régiments, l'essai des trois modes d'instruction qu'il propose :

Le premier, — la leçon mutuelle et la leçon imaginative.

En donnant avec raison la préférence au premier de ces modes, à l'autre s'en venant cependant, parce qu'il est individuel et qu'il exigeait un trop grand nombre d'instructeurs.

Cette raison ne nous touche pas; à l'exemple cité par M. Gomard lui-même, de ce qui se pratique dans la Hesse, il nous semble que les soldats instruits pourraient à leur tour devenir instructeurs sous la surveillance d'un professeur, et qu'il serait facile d'assurer ainsi l'usage de l'emploi de la meilleure et de la seule bonne méthode.

Nous ne pouvons mieux terminer cette courte appréciation du livre de M. Gomard qu'un insistant sur l'opportunité de continuer, avec tout le zèle que mérite une si importante matière, l'ouvrage commencé par le duc d'Orléans.

Études sur les premiers temps du christianisme et sur le moyen âge, par M. PHILARÈTE CHASLES. 4 vol. in-18. — Paris, 1847. Amyot, 5 fr. 50.

En réunissant en volumes les articles qu'il a publiés dans les journaux et dans les revues, M. Philarète Chasles ne s'est malheureusement pas donné la peine de les revoir, de les compléter, de les corriger, de les coordonner; il n'a même pas pu, selon ses propres expressions, élever ni sauver les dissonances de ton et les disparates de style. Ces recueils d'éssais n'ont donc ni l'importance, ni l'intérêt d'un livre, et nous doutons fort que la réputation de M. Chasles puisse y gagner quelque chose. C'est traiter un peu cavalièrement le public que de lui faire croire d'un ouvrage qui n'est qu'un recueil de lettres et de vérités regrettées vivement que M. Chasles qui est, sans contredit, un écrivain instruit, habile et spirituel, n'ait pas cru devoir prendre le temps, avant de réimprimer ses œuvres complètes, d'ajouter aux qualités qui les distinguent toutes celles dont elles sont privées et qu'il était parfaitement capable de leur donner. Ces observations s'appliquent au plus de force et de vérité à ces études du moyen âge qu'aux études précédentes, car le volume consacré à Flavien Joseph et finit à Gutenberg, quinze siècles séparant dans ces deux points extrêmes. Or, M. Philarète n'a essayé de débrouiller que cinq points obscurs de cette période obscure : 4° la transmission de l'Évangile sous l'influence des idées et des notions chrétiennes; 5° l'importance de ces grandes inventions industrielles; 6° les origines du roman moderne; 7° celles du drame chrétien; 8° la lutte du néo-platonisme italien contre le japonisme, c'est-à-dire le premier réveil de la réaction philosophique contre le Vatican.

Modes.

L'aspect pittoresque que la variabilité atmosphérique avait baissé pendant quelque temps aux modes simples de la promenade a cessé devant un soleil ardent et continu; les redingotes de taffetas rayés, les robes de soie légère, les châles en tricot de Berlin, tout cela a dû disparaître et céder la place à l'inévitable barèze, à la mousseline de soie et surtout aux peignoirs en mousseline blanche brochée, à petits dessins on à pois

terminés par un simple et très-peu haute valenciennaise; quelques personnes y ajoutent le mantelet pareil; mais nous devons avouer que notre préférence est acquise aux mantelets de soie de couleur tranchante; les peignoirs blancs ont le double avantage de se porter à la ville aussi bien à l'extérieur qu'à l'intérieur; mais à la campagne ils doivent être remplacés par le jaconas ou la mousseline imprimée sur fond blanc d'un dessin



à fleurs ou à petits bouquets; la fraîcheur du matin autorise, au déjeuner, le petit bonnet en étoffe pareille; mais le luxe de ces simplicités consiste dans les volants et garnitures unis ou façonnés dont on les surcharge; il est inutile d'ajouter que ces peignoirs ne supportent que deux espèces de manches: manches courtes auxquelles on adapte à volonté des bouts de manches, ou manches demi-larges froncées au poignet et retenues par un nœud de rubans à bouts flottants.

Parmi les nouveautés que la quinzième a vues éclore, celle qui fait le plus de bruit est un par-dessus inventé par madame Marie, et imité du costume des femmes d'Odessa. Cette espèce de casavecka, qui affecte la forme d'une veste à manches larges, qui n'est ni russe ni orientale, mais qui n'en est pas moins fort originale et fort distinguée, se fait aussi bien en riche cachemire de couleur brodé d'or ou d'argent qu'en simple mousseline blanche garnie de soutaches ou de passementeries.

C'est à l'inauguration du chemin de fer de Vierzon et parmi l'élite de la population élégante réunie à Bourges pour cette cérémonie, que nous avons dessiné les deux toilettes que nous allons décrire.

Chapeau de paille de riz orné de bonnets, d'épis et de fleurs des champs avec une laine en paille de riz à cheval et en biais sur la passe terminée ainsi que la calotte par quatre petits rouleaux de taffetas blanc; robe taffetas nankin ouverte par devant et à manches courtes laissant échapper deux volants au bas de trois petits bouillons; ceinture écharpe en large ruban de taffetas, guimpe et manches brodées et garnies de quatre petits volants en dentelle, écharpe en cachemire léger des magasins de Marie, rue de Richelieu.

Chapeau de paille d'Italie garni d'un ruban de taffetas cerise et d'un bouquet de plumes retombant à droite; pèlerine odetta en dentelle de la fabrique française-belge de Boulanger, boulevard Montmartre; robe en taffetas vert-chou, brochée de petites

roses de Chine avec feuillage, à deux jupes découpées et festonnées en grandes dents crête de coq; ombrelle simple de Verdier.

Laissant de côté les toilettes de ville profanes du silence que notre collaborateur du *Courrier de Paris* a gardé dans le compte rendu de la fête du parc des Minimes pour signaler l'aspect général de riche simplicité des toilettes que portait à cette réunion l'élite des femmes élégantes.

La tête ornée d'une coiffure relevée de nombreux diamants disposés en diadème, la reine Christine était parée d'une robe en crêpe bleu garnie de passementerie blanche. Mesdames de Montpensier, d'Aniane et de Nemours étaient coiffées de guirlandes de roses ou de feuillage, et madame la princesse de Joinville avait relevé le noir de ses cheveux bressiliens par l'échat empourpré des grandes rouges de sa coiffure; leurs robes étaient des flots de dentelle et des cascades de volants.

Presque toutes les femmes jolies et élégantes que Paris avait envoyées à cette fête et que nous ne désignerons pas dans la crainte d'être obligés d'en nommer cinq cents, avaient compris que le bon goût, dans un bal en plein air, consistait à sacrifier le luxe à la simplicité; aussi voyait-on dominer le tulle, la mousseline tarlatane et toutes les étoffes légères; peu de diamants, mais beaucoup de fleurs naturelles, auxquelles la rosée du soir devait conserver toute leur fraîcheur, et qui, disposés sur des coiffures en bandeaux, remplaçaient presque généralement les boucles qui auraient en trop à souffrir de l'humidité de la nuit. Ce qui brillait le plus au milieu de cette élégante et blanche simplicité c'était la richesse des uniformes français et étrangers que reliait encore le voisinage de l'habit noir, triste livrée des artistes, des savants et des gens de lettres, à laquelle cependant le ciseau d'Humain est parvenu à donner une grâce et surtout une ampleur qui manque à la roideur renforcée et mesquine de la coupe adoptée pour l'habit militaire.

Principales publications de la semaine.

RELIGION, PHILOSOPHIE.

Schelling. Ecrits philosophiques et morceaux propres à donner une idée générale de son système. Traduits de l'allemand par Ch. BESARON, docteur en lettres, avec une préface du traducteur. Un vol. in-8 de 600 pages. — Paris, Joubert-Ladrange.

HISTOIRE, VOYAGES.

Histoire du Consulat et de l'Empire, faisant suite à l'histoire de la Révolution française; par M. A. THIERS. Tome VII Un vol. in-8 de 688 pages. — Idem. Atlas. 5^e livraison. Petit in-folio de neuf planches. — Paris, Paulin.

Cours d'Études historiques; par P. C. F. DUNOUI, pair de

France, etc. Tome XVII. Un vol. in-8 de 592 pages. — Paris, Firmin Didot.

Histoire romaine. Tome V.

SCIENCES.

De l'influence de l'électricité atmosphérique et terrestre sur l'organisme, et de l'effet de l'isolement électrique considéré comme moyen curatif et préservatif d'un grand nombre de maladies; par EM. PALLAS. Un vol. in-8 de 568 pages. — Paris, Victor Masson.

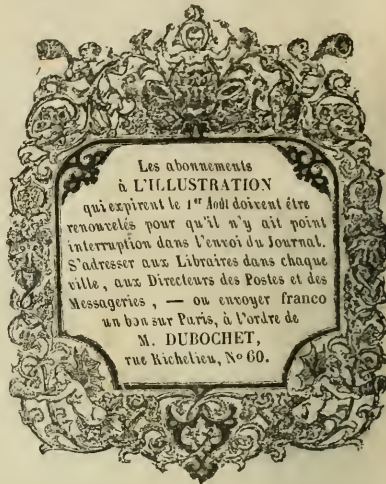
Éléments de physique terrestre et de météorologie; par M. BECQUEREL, de l'Académie des sciences, de l'Institut de France, administrateur du Muséum d'histoire naturelle, et par M. Ed. BECQUEREL. Un vol. in-8 de 746 pages, avec un tableau et 14 pl. et cartes. — Paris, Firmin Didot.

ALBUM DE L'ILE BOURBON,

PAR ADOLPHE D'ARBESTEL.

La deuxième livraison et un texte in-folio, 42 grands dessins lithographiés, à deux teintes, par Sabatier, A. Bayot, Hubert-Clerget, Ch. Lemerrier et Ad. d'Arbestel. — Chez Victor Delarue, 40, place du Louvre, et chez l'auteur, 8, rue de Rivoli.

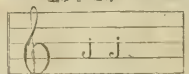
Les ministres de l'Intérieur et de la marine ont souscrit à plusieurs exemplaires de cette importante publication.



Rébus.



20



EXPLICATION DU DERNIER REBUS.

Après la grandeur des Romains vint leur décadence.

ON S'ABONNE chez les directeurs de Poste et aux Messageries, et chez tous les principaux libraires de la France et de l'Étranger.

JACQUES DUBOCHET.

Tiré à la presse mécanique de LACROIX fils et Compagnie, rue Damiette, 2.